

ÉDITORIAL

4 Fin de partie Xavier Debontride

LE DOSSIER

CRÉATION :
QUAND LES LIEUX GÉNÈRENT
DE NOUVELLES PRATIQUES



6 Les trois leviers de la création à Rennes

Xavier Debontride

8 L'Hôtel à Projets Pasteur,

chambres avec vie

Raymond Paulet

14 « Rennes devrait être le laboratoire

de l'émergence »

Patrick Bouchain

19 Comment les tiers-lieux prennent place

dans la fabrique urbaine

Flavie Ferchaud

24 De quelle liberté l'art témoigne-t-il ?

Yvan Droumaguet et Sandrine Servy

28 Cédric Brandilly invente la musique

des villes Xavier Debontride

32 Le CLAPS, le pari d'un nouveau lieu

culturel autogéré

Amélie Cano

36 Cinq expériences au long cours :

Generator, Origami, le Site expérimental

d'architectures, la Dinée, le Jardin

moderne Xavier Debontride, Anna Quéré,

Amélie Cano

42 Jesse Lucas mixe les sons et les images

Xavier Debontride

44 La friche artistique est-elle soluble

dans l'urbanisme ?

Amélie Cano

48 L'atelier d'Aran, un lieu « à la frange »

au cœur de la ville

Gilles Cervera

52 La médiation, un accompagnement

essentiel à la création artistique

Christine Barbedet

56 À la découverte des paysagistes du son

Christine Barbedet

L'ENTRETIEN

58 Bruno Chavanat, après l'épreuve

LE PORTFOLIO

66 Femmes détenues,
elles se racontent en photos

HISTOIRE & PATRIMOINE

73 Les Gabriel, architectes de la
reconstruction de 1720 Gilles Brohan

77 Louis, Noël et Pierre Blayau : portrait
d'une dynastie familiale François Prigent

82 Édouard Ganche, *Mon début dans la*
médecine Georges Guitton

84 Émile-Othon Friesz, fauve en liberté

Christophe Penot

86 La halle aux douilles pendant la Grande

Guerre David Bensoussan

SIGNES DES TEMPS

89 Le bloc-notes de Xavier Debontride

91 Critiques

CONTRIBUTIONS

101 Des rencontres pas si ordinaires

Yvan Droumaguet

104 Les trois leçons du scrutin breton

Thomas Frinault

109 « J'ai vécu une aventure collective

passionnante » Guy Cathelineau

112 Points de détails Gilles Cervera

INITIATIVES URBAINES

115 Le Samara, un pôle santé et petite enfance
en extension d'une tour

Christine Barbedet

120 Projets urbains Marc Dumont

RENNES DES ÉCRIVAINS

124 Un héros du lycée Olivier Le Dour

128 Réactions à la fin de *Place Publique*



Certains éditoriaux sont plus difficiles à écrire que d'autres. Celui-ci appartient sans conteste à cette catégorie. Car ce 40e numéro de *Place Publique* sera le dernier. Il marque la fin d'une singulière et passionnante aventure éditoriale commencée en 2009. La naissance de cette revue de réflexion et de débats centrée sur l'agglomération rennaise n'avait été permise que par le soutien financier de la collectivité, Rennes Métropole ayant souhaité accompagner l'arrivée de *Place Publique* dans la capitale bretonne, deux ans après sa création par Thierry Guidet à Nantes. En ce début d'année 2016, la collectivité a informé l'association Place des Débats, editrice de la revue, de sa volonté de réduire très significativement son soutien dès cette année, pour des raisons qui lui sont propres. Cette décision inattendue a placé la revue face à une équation financière insoluble.

Fin de partie

En dépit de nos efforts, il n'a pas été possible, sur un temps court, de trouver des financements privés à hauteur du désengagement annoncé. Bien que la qualité éditoriale de notre publication soit régulièrement saluée par ses lecteurs, elle n'a pas suffi à convaincre des partenaires privés de nous apporter leur concours. Aucune des entreprises, nombreuses, que nous avons contactées, n'a souhaité s'engager durablement à nos côtés, faute de modèle économique établi. C'est donc avec réalisme et beaucoup de tristesse que le conseil d'administration de Place des débats a décidé d'arrêter la publication de la revue.

Ce 40e et ultime numéro a été réalisé avant que cette décision soit connue. Son sommaire reflète parfaitement les valeurs défendues depuis notre création : du débat, de l'analyse, des expertises partagées sur les questions urbaines au sens large. Le dossier, consacré à la création contemporaine à Rennes, révèle toutes les richesses, mais aussi les fragilités du bouillon-

nement local auquel, à notre place, nous avons également contribué.

Si la revue disparaît, la mémoire de *Place Publique*, elle, demeure, et pour longtemps, grâce au numérique. Ironie de l'histoire, nous venons de mettre en ligne un nouveau site internet entièrement repensé, qui propose, grâce à un moteur de recherche exclusif, un accès performant à l'intégralité des articles - plus d'un millier ! - publiés depuis plus de six ans. Il sera donc toujours possible de consulter cette véritable encyclopédie urbaine rennaise, en accès libre. Une mine d'informations sur la ville, son histoire, ses acteurs et ses projets.

Rédacteur en chef depuis juin 2013, je tiens ici à remercier toutes celles et ceux qui ont contribué à la richesse de la revue : les membres du comité de rédaction, toujours impliqués, curieux et exigeants, les universitaires, journalistes, citoyens engagés, qui apportaient une diversité de points de vue bienvenue à nos débats. Vous, lecteurs, réguliers ou occasionnels, qui avez témoigné à de nombreuses reprises de votre attachement à *Place Publique*. Rennes Métropole, enfin, sans qui ces milliers de pages n'auraient pu être écrites, ainsi que les groupes privés Engie, Cofely et Legendre, qui, dans la discrétion et sans contrepartie, nous ont apporté depuis 2014 un appréciable soutien financier.

Merci aussi au conseil d'administration de Place des Débats, en particulier à son président Olaf Malgras, toujours disponible et enthousiaste, et à mes deux prédécesseurs, Bernard Boudic et Georges Guitton, pour leur confiance et leur investissement. Je tiens à saluer tout particulièrement le talent de notre directrice artistique, Laure Bombail, dont la créativité a beaucoup apporté à la revue depuis son arrivée à mes côtés à partir du numéro 25. Merci aussi à notre imprimeur, Cloître, innovant et performant, et à notre routeur, Handirect, réactif et efficace.

La ville, elle, ne cessera pas de s'écrire. Les projets urbains sont loin d'être achevés. Journaliste à Rennes, je continuerai à me passionner pour leurs évolutions.

Merci de votre fidélité et à bientôt.



Retrouvez-nous sur : www.placepublique-rennes.com

LES TROIS

CRÉATION : QUAND LES LIEUX GÉNÈRENT DE NOUVELLES PRATIQUES

- 6 Les trois leviers de la création à Rennes
- 8 L'Hôtel à Projets Pasteur, chambres avec vie
- 14 « Rennes devrait être le laboratoire
de l'émergence »
- 19 Comment les tiers-lieux prennent place
dans la fabrique urbaine
- 24 De quelle liberté l'art témoigne-t-il ?
- 28 Cédric Brandilly invente la musique des villes
- 32 Le CLAPS, le pari d'un nouveau lieu culturel autogéré
- 36 Cinq expériences au long cours :
Generator, Origami, le Site expérimental d'architectures,
la Dinée, le Jardin moderne
- 42 Jesse Lucas mixe les sons et les images
- 44 La friche artistique est-elle soluble dans l'urbanisme ?
- 48 L'atelier d'Aran, un lieu « à la frange » au cœur de la ville
- 52 La médiation, un accompagnement essentiel
à la création artistique
- 56 À la découverte des paysagistes du son

LIEUX, CROISEMENTS, ACCOMPAGNEMENT

Les trois leviers de la création

RÉSUMÉ > *En décidant de s'intéresser à la création contemporaine à Rennes, Place Publique a exploré trois dimensions qui se sont progressivement imposées au cours des rencontres et des réflexions. La question des lieux propices à cette création, surtout lorsqu'ils sont pilotés par des collectifs ou des associations sans cesse renouvelés par la jeunesse de la ville. La place du numérique, qui devient une sorte de marqueur local, sans doute à encourager. Et la manière d'accompagner cette effervescence, à l'équilibre économique souvent fragile. Trois pistes, qui pourraient, demain, se transformer en leviers pour que la création s'empare de la ville.*

INTRODUCTION > **XAVIER DEBONTRIDE**

C'est une anecdote qui a sans doute comblé d'aise ceux qui l'ont entendu : à son arrivée à Rennes, il y a un an, la nouvelle directrice de la culture de la ville et de la métropole aurait confié avoir été frappée par l'effervescence créative du territoire, qui n'était pas sans lui rappeler ce qu'elle avait connu, quelques années plus tôt, à... Berlin ! La comparaison, évidemment, est flatteuse pour la capitale bretonne. Est-elle pour autant justifiée ? On chercherait en vain dans les zones industrielles de la ville un quelconque Kreuzberg, l'emblématique quartier de la contre-culture berlinoise. Et pourtant, à y regarder de plus près, Rennes partage avec la mégapole allemande quelques traits distinctifs qui permettent d'esquisser un début de convergence : la grande jeunesse de la ville, son sens de la fête, le croisement, aussi, de nombreux réseaux culturels interconnectés. Pour tenter de savoir si Rennes était toujours un terreau favorable à la création – dans un néo-langage techno-communicant, certains parlent même de « ville des émergences » à son endroit –, *Place Publique* a suivi trois pistes en forme d'interrogations, qui fournissent chacune une part de réponse. Quels sont les

lieux de cette création ? Le numérique est-il un dénominateur commun à Rennes ? L'accompagnement local est-il propice à l'émergence des talents ?

1

Des lieux parfois secrets

Un lieu c'est, par définition, une adresse que l'on trouve sur une carte. Plus ou moins facilement, toutefois. Voici l'un des enseignements de ce dossier : il existe à Rennes une multitude d'endroits, connus ou plus confidentiels, au sein desquels se développe une pratique créative originale et foisonnante. On pense évidemment, dans cette ville qui cultive la nostalgie de ses années rock, au Jardin moderne, dans la zone industrielle de la route de Lorient, pour ses expérimentations autour des musiques actuelles. Ou encore aux Ateliers du Vent, qui s'approprient à faire peau neuve à la Courrouze, dans un environnement urbain en mutation accélérée. Mais connaissez-vous l'Atelier d'Aran ? On ne vous en donnera pas l'adresse, car elle se transmet entre initiés, mais c'est une cour pleine de miracles visuels et sonores.

Toutefois, le lieu qui cherche aujourd'hui sans doute le mieux à incarner cette « émergence créative » se trouve en cœur de ville, au sein d'un austère bâtiment très III^e République : la fac Pasteur, sur les quais. Rebaptisé Hôtel à projets, cet espace accueille en toute liberté de belles expérimentations un brin utopiques, dans la veine de l'Université foraine imaginée par Patrick Bouchain. Pour *Place Publique*, l'architecte revient longuement sur cette expérience.

2

Le numérique en fil rouge

C'est le second enseignement de ce dossier : lorsqu'on s'intéresse à la création à Rennes, le numérique n'est jamais très loin. Que ce soit dans le domaine de la musique, de la vidéo, des performances, cette dimension irrigue largement les pratiques. Et, comme en écho avec le point précédent, on voit apparaître des lieux numériques dédiés à ce type de création. Les fameux fablabs, ou laboratoires de création numé-

Planning de l'Hôtel à projets Pasteur.

Richard Volante

Propositions et Présences					
Mar 5 janv 18h - 19h30 (1h30) (1h30) 19h30 - 21h 21h - 23h	Mar 6 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Jeu 7 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Ven 8 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	SAM 9 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Dim 10 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h
Mar 12 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Mar 13 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Jeu 14 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Ven 15 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	SAM 16 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Dim 17 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h
Mar 19 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Mar 20 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Jeu 21 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Ven 22 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	SAM 23 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Dim 24 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h
Mar 26 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Mar 27 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Jeu 28 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Ven 29 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Sam 30 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h	Dim 31 janv 18h - 19h30 19h30 - 21h 21h - 23h

→ Est-ce que vous pouvez réaliser les jours ou deux journées où vous êtes là et ce pas vous complexifier ? Non ? Si oui ? Pourquoi ?

rique, essaient dans les quartiers autour de quelques passionnés. La géographe Flavie Ferchaud a enquêté sur ces lieux numériques, à Rennes, mais aussi à Toulouse et à Gand. Elle dessine une carte précise de ces nouveaux espaces, qui commencent à prendre une part essentielle dans la fabrique urbaine. Le numérique se caractérise également par sa transversalité : il permet d'associer des pratiques, de croiser des talents et d'hybrider les créations. D'où l'envie d'encourager, à Rennes, la naissance d'un espace dédié aux arts numériques. Porté par plusieurs acteurs locaux, le projet Origami pourrait peut-être voir le jour dans une ancienne halle industrielle de la Courrouze. L'existence de la French Tech Rennes/Saint-Malo, très tournée vers l'activité économique, pourrait-elle demain intégrer un volet de création artistique qui ferait du territoire un lieu de création repéré à l'échelle nationale, voire européenne ?

Certains artistes locaux le souhaitent, tout en reconnaissant, à l'instar de Cédric Brandilly ou de Jesse Lucas, qu'ils ont fait le choix de vivre à Rennes davantage pour la qualité de vie de la ville que pour ses structures d'accompagnement professionnel.

3

Un accompagnement complexe

Car c'est le troisième enseignement de notre enquête : comment concilier indépendance et accompagnement ? Pas facile de revendiquer dans le même mouvement une liberté totale et un soutien des collectivités. Comment accompagner l'effervescence créative locale sans la canaliser ? Les nombreux témoignages recueillis auprès d'artistes rennais laissent percer un léger malaise ambivalent, qui oscille entre une envie de reconnaissance accrue de la part des interlocuteurs publics, et un farouche désir d'indépendance. De ce point de vue, le pari tenté par un jeune collectif qui s'apprête à créer un lieu de concert entièrement privé dans la zone d'activités Sud-est (le CLAPS), mérite d'être suivi de près. Et il faut également souligner le travail indispensable de médiation réalisé dans des structures locales, comme le Théâtre de la Paillette, pour faciliter l'éclosion de projets artistiques, à la faveur d'un dialogue attentif avec les artistes accueillis en résidence.

Sur tous ces sujets, Rennes se cherche un nouveau modèle et se trouve sans doute à la croisée des chemins. Alors que la capitale bretonne s'apprête à accueillir une imposante exposition multisites consacrée à l'œuvre foisonnante des designers Erwan et Ronan Bouroullec, les mois qui viennent vont être propices aux débats et aux échanges autour de la place de l'art dans la ville. Art officiel ou underground ? Encadré ou libéré ? Accompagné ou délaissé ? Autant d'interrogations nécessaires. À l'instar de celle posée ici par les professeurs de philosophie Sandrine Servy et Yvan Droumaguet : « De quelle liberté l'art témoigne-t-il ? » Et d'esquisser une réponse pleine de promesses à l'issue de leur réflexion : « C'est par ce qu'elle est par elle-même liberté que la création artistique doit être libre ». Alors, tous à vos créations ! ■



L'HÔTEL À PROJETS PASTEUR

Chambres avec vie

RÉSUMÉ > Des Pompes funèbres qui renaissent en lieu de recherche et d'innovation, c'est le 104 à Paris ; d'anciens abattoirs reconvertis en lieu habités par les artistes et les publics, le Channel à Calais ; des usines ou d'anciennes brasseries réhabilitées en conviviales fabriques culturelles, ce sont les Maisons folies à Lille... À l'instar de ces aventures singulières, Rennes saura-t-elle avec l'Hôtel à Projets Pasteur expérimenter de nouvelles modalités de dialogue entre l'art, la science, l'action sociale, la santé, au carrefour de l'œuvre sensible, de démarches partagées et de multiples réseaux de sociabilité ?



TEXTE > **RAYMOND PAULET**

« Concierge, gardienne, femme de ménage, secrétaire, architecte... à Pasteur, je fais tout ! », reconnaît Sophie Ricard dans un insubmersible sourire. Jeune femme d'une énergie peu commune, elle est chargée de mission à Territoires Publics, maître d'ouvrage désigné par la ville de Rennes pour la définition du projet et l'aménagement du Bâtiment Pasteur. Issue de l'équipe de Patrick Bouchain – et du projet de l'Université Foraine mené jusqu'à fin 2014 – Sophie Ricard a du bagout et du bagage : elle a travaillé à Boulogne-sur-Mer, dans un quartier d'habitat insalubre qu'elle a réhabilité. Sa méthode : y habiter pendant trois ans, et faire avec les gens. « C'est aussi la méthode de Patrick Bouchain pour L'Université Foraine. Qui n'était pas pensée pour perdurer mais pour provoquer une dynamique, questionner la commande publique, et montrer qu'on pouvait faire autrement. »

RAYMOND PAULET a longtemps été journaliste culturel. Il est conseiller technique au TNB à Rennes. Il est membre du comité de rédaction de *Place Publique Rennes*.

Ci-contre, peinture murale d'Hello Monsters (Belgique), dans l'escalier de l'Hôtel à projets Pasteur.



RICHARD VOLANTE

Sophie Ricard, architecte, est chargée de mission à Territoires. Elle poursuit l'aventure de l'Université Foraine dans le cadre de l'Hôtel à projets Pasteur.



RICHARD VOLANTE

À la manœuvre aujourd'hui, Sophie Ricard est le couteau suisse de ce lieu atypique, singulier, investi depuis bientôt deux ans par des acteurs, des projets, des ateliers, culturels, sportifs, sociaux... de toute nature.

Une véritable ruche

Qu'on en juge par l'activité de ce seul mois de janvier : le LAP – laboratoire artistique populaire, espace de rencontres, d'échanges, de réflexion et de création collective – y a pris ses quartiers. Une trentaine de jeunes gens teste le lieu, investit les espaces pendant trois mois. Ensemble, ils y construisent leur QG. Au sens propre car ils ont installé un atelier. Ils ont fait appel à Gildas Prodhomme, un ancien du Bureau cosmique, frais émoulu de l'école d'architecture de Rennes. Cette semaine, ils peuvent croiser une jeune troupe qui, sous la direction de Chloé Maniscalco, monte un laboratoire de théâtre. D'autres « visiteurs » sont dans les lieux, pour tester une thérapie communautaire sous la houlette de L'envol (équipe mobile Précarité Psychiatrie du centre de soins en addictologie dépendant de l'Hôpital Guillaume Régnier), avec des personnels du CDAS et du CCAS. Au programme : des ateliers avec des bénéficiaires du RSA, qui se dérouleront à Pasteur. L'objectif étant pour ces partenaires de sortir de l'institution pour mieux renouveler leurs pratiques. Dans le cours de ce mois de janvier, il faudrait encore évoquer ce groupe constitué autour du partage de savoirs en danse.

L'artiste Anna Mermet en pleine préparation d'une prochaine performance, dans les locaux de l'Hôtel à Projets Pasteur.

La présence, régulière et de plus longue date, de Breizh insertion sports qui propose des activités sportives à un public « précaire » qui rencontre des difficultés pour accéder à des salles de sport classiques... Poursuivant la revue de détail, on trouve les « geeks » de 3 Hit combo qui détournent le jeu Minecraft pour redessiner la ville dans le cadre du projet RennesCraft ; un laboratoire photo monté par des jeunes issus des quartiers (Cap insertion), un collectif d'habitants du centre-ville qui se réunit une fois par semaine ; un séminaire sur les publics organisé par le Musée des beaux-arts ; une formation pour un groupe de parents d'enfants atteints du trouble de l'autisme... Un tel foisonnement, pas toujours perceptible de l'extérieur et du visiteur occasionnel, transforme Pasteur en une véritable ruche. Il s'agit, dans le cadre de la réhabilitation et de la mission fixée par la ville de Rennes à Territoires publics, de définir un projet au travers des conditions d'usage du bâtiment et d'anticiper ses modalités de gestion.

Un calendrier précis

Le centre de soin dentaire situé au rez-de-chaussée du bâtiment devrait quitter le site en février 2018. L'école maternelle doit être inaugurée en septembre 2019. Il s'agit du transfert de l'école du Faux-Pont, qui passera de 6 à 8 classes. Le centre infos-écoles du boulevard de la Liberté, géré par la Ligue de l'enseignement, doit également lui être adjoint. Deux cours seront aménagées.



RICHARD VOLANTE



RICHARD VOLANTE

Une première phase de travaux débutera dès 2016, avec la mise hors d'eau hors d'air par l'extérieur, ce qui permet de laisser le bâtiment ouvert. Un premier appel d'offres sera lancé. Les travaux, scindés en deux phases, donneront lieu à deux maîtrises d'œuvre. Le principe étant que Pasteur puisse rester ouvert pendant cette période. « On prendra le temps de faire de l'hôtel Pasteur un véritable lieu d'application à travers les différents chantiers d'aménagement, pour les écoles, les BTS, les Gretas, les associations d'insertion... Les apprentis plombiers, plâtriers, plaquistes, designers, architectes, artistes, travaillent généralement sur des supports qui ne servent pas ensuite, en dehors d'une réalité concrète, ce qui ne sera pas le cas ici », souligne Sophie Ricard.

Dans le cadre de la réhabilitation envisagée, les travaux de mise aux normes sécurité-incendie et accessibilité devront être réalisés « sans suréquiper ou suraménager, pour préserver une grande liberté d'appropriation et ne pas vouer les espaces à un seul type d'activité », prévient la responsable. À l'exception peut-être de quelques espaces, dont l'acoustique s'est révélée à l'usage, qui seront investis par des musiciens. Au total, l'Hôtel à projets disposera de 3 000 m², sur trois étages. Et pour entretenir la convivia-

lité du lieu, une cuisine collective doit être aménagée qui donnera, peut-être, sur une terrasse située sur l'aile centrale du bâtiment.

Boîte à outils collaboratifs

Car c'est bien l'idée-phare de la démarche : « Le croisement de ces projets peut produire de la rencontre, de l'inattendu », affirme Sophie Ricard, qui refuse de se définir comme « directrice artistique », car ce qui importe est de se soustraire à une ligne figée, un cahier des charges restrictif. « Pasteur est un lieu de travail et d'expérimentations avant d'être un lieu de diffusion. Ouvert aux forces vives de cette ville. Chacun se prend en main, dans l'action. Dans la plus grande mixité, y compris générationnelle car si le lieu est ouvert aux jeunes, à l'émergence, il n'est pas restreint à ces catégories. Il s'agit avant tout de faire société. Pasteur doit être une boîte à outils, pour tous. Permettre à des institutions d'expérimenter d'autres manières de faire. Relier savoirs savants et savoir-faire. Les arts et les arts de faire. Dans un centre-ville parfois trop expurgé des artisans, dédié au commerce », poursuit cette passionnée. Situé en cœur de ville, le site Pasteur, monolithe en-





Repères

Hôtel. Étymologiquement, le terme hôtel désigne tout bâtiment destiné à recevoir des hôtes. Le mot latin *hospitalis* ou celui de *hospitalitas*, a donné les mots dérivés hôte, hôtel, hôtellerie, hôpital ou encore hospitalité. Dans l'ancien français, *l'hostel* est une « maison où l'on habite ». À l'entrée de Pasteur, un mur est barré du mot hospitalité. Ici on ouvre sa porte et l'on sait accueillir. Le rapport à l'autre n'est pas étrié, coïncé entre distance et prudence. Plutôt inscrit sous le signe de l'altruisme et de la solidarité. Mise à l'épreuve de ce que l'on est ?

Friches. La préhistoire d'un certain type de lieux ? À l'image de l'emblématique friche Belle de mai à Marseille. Elles apparaissent comme de nouveaux territoires de l'art dans les années 2000. Plus souples et moins contraintes que les lieux institutionnels, peu préoccupés de production ou diffusion, ces lieux de fabrique partagés doivent offrir des espaces de travail, permettre de mener des expérimentations artistiques, d'installer d'autres relations avec les publics. Revendiquant souvent la transversalité et le croisement des disciplines. Ces espaces participent à la revitalisation d'éléments urbains délaissés ou abandonnés.

Tiers lieux. Espaces publics de rencontres et d'échanges, de pratiques occasionnelles ou spontanées, numériques ou non (Fab lab, espaces de coworking...). Lieu partagé de créativité dans un territoire donné, croisant les compétences, facteur d'engagement citoyen et d'économie collaborative... Une autre manière de penser les organisations et la création de valeurs.

caissé le long des quais, s'inscrit de surcroît dans une problématique nationale : que fait-on de ce patrimoine délaissé alors que les moyens sont comptés et les normes draconiennes ? Un palais des sciences et techniques, ont proposé des universitaires soucieux de valoriser des collections scientifiques. « La ville n'a pas souhaité le vendre un euro symbolique à un promoteur qui en aurait fait un hôtel de luxe » rappelle Sophie Ricard. « Elle a délégué la maîtrise d'ouvrage à Territoires publics, sous la direction de Jean Badaroux, en maintenant l'ouverture du bâtiment et en votant un investissement de 10 millions d'euros pour la totalité des travaux. Avec cette philosophie : faisons confiance aux gens qui sont porteurs de projets et, ensemble, imaginons ce que l'on peut en faire, en rassemblant des savoir-être, des savoir-faire, des savoirs-savants. Le développement durable aujourd'hui c'est plutôt reprendre possession de ce que j'appelle le déjà-là ». Non pas tout détruire ou tout reconstruire mais mieux habiter ce dont nous héritons. D'autant que ce patrimoine a déjà connu des mutations, ayant successivement accueilli la faculté des sciences, la faculté dentaire (à la faveur d'une occupation en 1968), puis le centre de soin universitaire.

Quelle gouvernance ?

Ni squat, ni nouvel équipement culturel, ni institution, l'Hôtel à Projets entend favoriser la convivialité et le partage, l'expérimentation plutôt que la reproduction, l'accueil des acteurs émergents, la production d'un travail, d'un acquis, d'une valeur... Il n'est pas non plus un guichet qui distribuerait des subsides, et devra trouver un modèle économique qui lui permette de faire vivre ces 3 000 m² sans engendrer un budget de fonctionnement trop important et avec une équipe réduite, du type chef de projet, administrateur, régisseur... La structure juridique est encore à l'étude, dans la perspective d'un mode de gestion collégial, d'une gouvernance partagée et collaborative avec ceux qui sont désireux de faire. Autour d'une assemblée mouvante de partenaires, représentants de la société civile, chacun dans sa discipline. En vue d'écrire les valeurs autour desquelles chaque hôte se retrouve dans l'hôtel, travailler sur la programmation à travers les projets et non sur un programme d'aménagement classique, réfléchir ensemble à des nouveaux modèles de gouvernance.

« Confiance, liberté, risque, hospitalité, ce sont des mots-clés qu'il ne faut pas perdre », remarque Sophie Ricard. Elle se veut confiante : « En deux ans, nous avons réussi à ne jamais perdre notre unique jeu de clés ! », sourit-elle. Un signe plutôt rassurant. ■



Le Radeau Utopique, médusant !

Simon Gauchet est un habitué des performances originales. C'est lui, qui, en février dernier, a proposé au public de recopier les œuvres des collections permanentes du Musée des Beaux-Arts de Rennes, pour exposer ensuite ce Musée recopié à l'Hôtel à projets Pasteur. Cette manière de se réapproprier l'art consacré, dans un iconoclasme joyeux, pourrait être la marque de fabrique de ce jeune homme de 29 ans, acteur issu de l'École du TNB.

Pas surprenant qu'il se soit embarqué, avec un complice de promotion, Yann Lefeuvre, dans un projet aux allures de chimère : *Le Radeau Utopique*. Société idéale, récit de voyage, projection imaginaire, l'œuvre de Thomas More, rédigée au 16^e siècle, les inspire. À partir de laquelle ils montent une expédition « artistique, architecturale et citoyenne » en quête de l'île d'Utopie. Le terme est pour eux un début. « Cette époque de "panne de l'imaginaire" tend à recroqueviller les champs d'action et à nous interdire de penser des alternatives, alors qu'il faut sortir des carcans. Nous construisons un radeau pour survivre à un naufrage, économique et écologique ».

Inventer la société

Attendez-vous alors à voir cet été un drôle d'équipage sur le canal d'Ille-et-Rance. Les explorateurs ? Au nombre de 12 : architecte, acteur, cartographe, marionnettiste, cinéaste, ethnomusicologue... ils installent leur camp de base à Pasteur, du 21 au 27 mars. Un jeu de société pour inventer la société y sera créé. Puis, fin juin, une manufacture de radeaux dans la métropole rennaise permettra de fabriquer quatre radeaux de 4 mètres sur 5. Assemblés, ils devraient constituer une plate-forme, espace scénique ouvert à chaque escale, d'une durée de 3 à 5 jours. L'itinéraire ? Depuis Rennes – en jetant un pont entre la Maison de la Poésie et le Bon Accueil – en passant par Betton, Saint-Germain-sur-Ille, Montreuil-sur-Ille, Guipel, Hédé, Tinténiac, Saint-Domineuc, Evran, Dinan, Taden, Saint-Suliac... jusqu'à la mer. Soit 48 écluses à franchir entre le 3 juillet et le 13 août. Les habitants sont invités à investir la plate-forme, participer à des émissions radiodiffusées en direct... etc. « Nous semons une fiction dans la réalité, qui va s'en trouver modifiée. Il s'agit d'inventer une société idéale, à petite échelle, à travers des formes participatives... », explique Simon. Au moment de se quitter, chaque départ donnera lieu à une cérémonie « officielle ». C'est ainsi tout un patrimoine lié à la voie d'eau, délaissé, que *Le Radeau Utopique* entend ravaler.

Entre fête populaire, forum citoyen et processus d'écriture artistique, cette expédition, à fleur d'eau et de territoires, engage de multiples partenariats, avec les communes, les communautés, les écoles, les associations. Une utopie pas si simple à concrétiser.

RAYMOND PAULET



PATRICK BOUCHAIN, ARCHITECTE

« Rennes devrait être le laboratoire de l'émergence »

RÉSUMÉ > « *L'étrange histoire d'une architecture urbaine* », c'est le titre d'un film qu'Arte diffusera prochainement¹, consacré à l'aventure de l'Université foraine de Rennes. De l'enthousiasme à la contestation, du faux trépas à la renaissance, l'occupation de la fac Pasteur, depuis l'UFO jusqu'à l'Hôtel à projets d'aujourd'hui, relève de l'épopée. Entretien avec l'architecte et scénographe Patrick Bouchain qui raconte cette aventure dont il est l'auteur et en tire le bilan (positif).



PROPOS RECUEILLIS PAR > **GEORGES GUITTON**

PLACE PUBLIQUE : Quelle philosophie guide votre travail à Rennes et ailleurs ?

PATRICK BOUCHAIN : La fidélité et le temps long. On assimile trop souvent le temps long à la bureaucratie, obsédés que nous sommes par l'urgence. Grave erreur ! Je pense qu'entre l'envie et la réalisation, il faut retrouver une bonne concordance des temps. Par ailleurs, il faut rompre avec le travail spécialisé, où chacun travaille dans son coin, contraint par des règles, fabriquant des morceaux côte à côte sans que rien ne soit relié. Moi, j'ai compris il y a longtemps qu'il fallait travailler à l'inverse de tout : construire avec moins d'argent et non pas avec plus d'argent, construire avec plus de temps et non pas avec moins de temps. Construire avec plus de responsabilité et surtout avec plus d'amitié.

Ici à Rennes, votre amitié avec Daniel Delaveau, maire entre 2008 et 2014, est-elle pour quelque chose dans l'aventure de l'Université foraine ?

Oui. J'avais connu Daniel comme maire de Saint-Jacques-de-la-Lande. Rencontre décisive dans mon itinéraire car il avait une vision. Grâce à lui, j'ai pu faire

l'expérience d'une architecture comme on n'en fait plus : l'école du Haut-Bois et le campement Dromesko. Je me souviens, la première fois, quand il m'a fait visiter des terrains agricoles qui allaient être urbanisés, terrains qu'il allait me confier pour qu'on y construise une école et un théâtre éphémère... Cela m'a marqué, je suis devenu ami avec lui. Et lorsqu'il est devenu maire de Rennes, il a souhaité que l'on fasse quelque chose ensemble, que je m'occupe du couvent des Jacobins. Je lui ai dit « non », que je voulais bien travailler à Rennes, mais en dehors des règles et pas pour participer à un grand équipement. Un jour, je l'appelle en lui demandant de me dire quel est le problème qu'il rencontre en tant que maire, que personne ne peut résoudre. Il me répond : « La question des gros bâtiments désaffectés », du type ancienne faculté Pasteur. C'est sur ce projet vierge, pour lui comme pour moi, que s'est nouée notre deuxième amitié.

Dans un univers de décisions très collectif et encadré, comment admettre le bien-fondé d'une telle relation personnelle, voire amicale ?

Cela implique que l' élu ait le courage d'une telle prise de risque qui remet en cause la traduction de la commande publique. Je défends l'idée qu'un élu peut déléguer une liberté à une personne extérieure au système politique et technique, pour peu que cet extérieur ait un regard positif sur l'intérieur, permettant à la collectivité de se ressourcer. Cette démarche exceptionnelle, je l'avais déjà expérimentée quand je travaillais avec Jack Lang², avec cette différence qu'un ministre a plus de liberté et d'autorité qu'un maire, lequel est condamné à assumer chaque jour ses décisions devant l'homme de la rue mais aussi devant ses camarades élus. Concernant l'Université foraine, cela donnait : « Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ? Qu'est-ce que c'est que cette manière de travailler sans programme ? »

¹ Documentaire de 52', réalisé par Julien Donada. Diffusion prévue en avril 2016.

² Patrick Bouchain fut de 1988 à 1995, conseiller de Jack Lang, ministre de la Culture.



En tenant vaille que vaille cette décision utopique, Daniel Delaveau anticipait et révolutionnait un système de fonctionnement. Je lui dois l'expérience d'une architecture municipale exceptionnelle.

Hormis votre lien avec Daniel Delaveau, qu'est-ce qui motivait le choix de Rennes ?

Rennes est une ville intelligente, comme on le répète. Cela faisait trente ans qu'elle était pour moi un modèle de liberté pour la culture. Pour cela, j'étais très attaché à la ville. Mais je trouvais que ces derniers temps il y avait un essoufflement de ces pratiques anciennes, peut-être même une impossibilité de faire comme avant, que sais-je, pour des raisons de budget, de personnes, de

« J'avais senti très tôt que le mot "université" gênait les élus (...). Dommage, car "Université foraine", c'était beau. »

réglementation. Soudain, le maire ouvrait une nouvelle étape et j'avais envie de participer à cette émergence, à ce possible qu'offre une collectivité bien construite du point de vue de son administration, de son assise politique, de sa population. Rennes est en pleine forme, il fallait peut-être en profiter pour qu'elle redevienne un modèle. C'est pour cela que je l'avais choisie, plutôt que Nantes.

Au démarrage de l'Université foraine, à l'automne 2012, tout se présente donc bien pour ce projet d'occupation multiple et éphémère de la Fac Pasteur, avec une rénovation à petits pas de l'édifice ?

Oui, tout va bien, d'autant plus que venait d'arriver un nouveau directeur général de l'aménagement urbain de Rennes Métropole, Nicolas Ferrand. Nous étions totalement en phase. Nicolas comprenait que pour avancer il fallait un trépied : l'élu politique, l'administratif-technicien, et un personnage extérieur respectueux de l'intérieur, qui ne vient pas pour détruire la structure existante mais pour la ranimer. L'Université foraine se mettait en place quand soudain en fin d'année, coup de tonnerre, Daniel Delaveau annonce qu'il ne se représentera pas aux élections municipales de 2014.

Son départ va-t-il compromettre l'existence de l'Université foraine ?

En apparence, oui. Je voyais bien que les futurs candidats à la mairie n'étaient pas très chauds pour soutenir l'Université foraine. Aussi, pour qu'elle ait une chance de durer, Daniel Delaveau avait décidé de faire passer au conseil municipal de janvier 2014, deux mois avant son départ, une délibération prévoyant de financer l'expérience jusqu'à la fin de l'année. Après les élections, la nouvelle équipe élue aurait toute liberté de décider si oui ou non elle voulait continuer à travailler avec moi. Soudain, la veille du vote prévu de cette délibération, j'apprends qu'elle a été subitement retirée de l'ordre du jour à la demande d'Emmanuel Couet, futur président de Rennes Métropole. Daniel Delaveau qui n'était pas au courant de ce retrait pique une grosse colère si bien qu'au conseil municipal suivant, en février, il impose le vote de cette fameuse délibération nous permettant d'œuvrer jusqu'à la fin de l'année. Mais parmi les nouveaux candidats, on renâcle devant cette décision imposée par un maire qui ne se représentait pas. Et ils vont le lui faire payer.

Au point qu'à partir de cette date l'expression Université foraine est totalement bannie, y compris dans le programme électoral de la future maire Nathalie Appéré ?

J'avais senti très tôt que le mot Université gênait les élus, et avant eux les universitaires de Rennes 1 qui déclaraient qu'employer le mot « université » équivalait à une usurpation de titre, ce qui ne manque pas de sel quand on sait qu'ils acceptent sans broncher l'appellation d'« université du troisième âge » ou d'« université du temps libre » ! Dommage, car « université foraine », c'était beau. Elle signifiait que l'on voulait se démarquer tout en la redoublant de l'idée d'« université populaire », la différence étant que dans l'université populaire le savoir vient d'en haut pour être transmis en bas, lors que dans l'université foraine, l'idée est que tout le monde est porteur d'un savoir promis à se transmettre du bas vers le haut. Dès le début, j'avais dit que cette formule ne définissait pas une institution mais un acte, un processus.

Y a-t-il eu chez vous de l'amertume après cet abandon de l'Université foraine ?

Non, je n'avais pas d'amertume sur le fait que l'on change de nom puisque l'Université foraine avait rempli son objet : elle avait permis de regarder autrement la



Un atelier dans l'Hôtel à projets Pasteur, qui poursuit l'aventure de l'Université foraine.

programmation d'un lieu qui avait perdu sa fonction initiale et elle avait mis en branle des acteurs locaux. C'était bien mon but : ne pas venir ici pour porter la bonne parole mais pour lever ce que j'appelle « le possible ignoré ». Donc, je n'avais aucune amertume, le contrat avec la ville avait été honoré jusqu'à la fin 2014, je me retirai sans conflit. En revanche, j'avais deux inquiétudes : le processus était lancé, des projets artistiques, sportifs et sociaux étaient en cours à Pasteur. Allaient-ils pouvoir continuer ? On sait aujourd'hui que « oui » puisque l'expérience perdure et se développe sous le nom d'Hôtel à projets. Ma seconde inquiétude était que, les élus reprenant la main sur le projet, ils risquaient de créer un environnement partisan, moins ouvert sur l'ensemble de la population.

Vous avez provoqué chez les Rennais malentendus et incompréhension en communiquant peu ou mal sur le projet. Ce déficit d'information n'est-il pas paradoxal de la part d'un Patrick Bouchain considéré comme un personnage médiatique ?

On vit dans un monde où il y a trop de communication.

Cette communication fausse les choses et la juste perception. Je suis partisan d'attendre avant de dire, d'attendre que les choses se fassent, afin que l'on puisse juger sur pièces. L'important, c'est d'abord de faire, de faire avec les gens, et ensuite de parler. Dès lors, ce n'est pas à moi de parler mais aux acteurs eux-mêmes. C'est d'ailleurs comme cela que les choses se passent à Pasteur depuis mon départ.

Quand vous partez de Rennes, fin 2014, vous savez que l'aventure n'est pas morte. Vous le savez parce que quelques semaines plus tôt est arrivé un acteur qui sera décisif pour la pérennisation de l'ex-Université foraine : Jean Badaroux, le nouveau directeur de Territoires³.

Ce fut une chance. Jean Badaroux avait déjà expérimenté avec moi, à Roubaix, un équipement culturel, La Condition Publique⁴, et plus tard à Tourcoing la réhabilitation de logements sociaux. C'était une manière de faire peu banale, à savoir qu'une SEM (Société d'économie mixte) s'occupait de la création d'équipements culturels. La SEM permettait de ne pas séparer le culturel de la vo-

³ Territoires et développement est la société d'économie mixte (SEM) qui accompagne Rennes et Rennes Métropole dans le renouvellement ou la création de nouveaux quartiers.

⁴ La Condition Publique, à Roubaix, est une manufacture culturelle (spectacles, expositions, restaurant, pépinière d'entreprises, espace botanique) issue de la transformation en 2004 d'une ancienne lainerie.



cation sociale. Dès son arrivée à Rennes, je suis allé voir Jean pour le convaincre que la SEM Territoires reprenne le projet UFO. J'estimais comme lui sans doute que la gestion d'un tel projet par une SEM est plus efficace qu'une gestion directe par l'administration, cette dernière étant trop figée ou trop coincée. Il a été convaincu et la nouvelle maire Nathalie Appéré aussi.

Autre élément-clef de l'aventure, la personne de Sophie Ricard, cette architecte qui par son dynamisme est devenue depuis l'origine l'âme de l'Université foraine, puis aujourd'hui de l'Hôtel à projets.

Sophie est une princesse. Cela fait cinq ans que je travaille avec elle et c'est comme si j'avais formé un vrai « universitaire forain ». Elle voulait rester ici car elle se sentait un peu « propriétaire » des choses qui se faisaient

« L'architecture doit être expérimentale. Elle doit servir à réunir la communauté des habitants, des élus, des techniciens, des parents d'élèves. »

à Pasteur, y ayant noué de multiples relations amicales et professionnelles. Après avoir rencontré Jean Badaroux, elle a été recrutée par Territoires comme chargée de mission pour animer le projet Pasteur. Et ça marche ! Je peux dire que Sophie m'a dépassé. Jean Badaroux et elle ont écrit un texte sur l'avenir de Pasteur que moi-même je n'aurais pas osé écrire, un texte structuré qui a emporté l'adhésion de Nathalie Appéré, laquelle a eu aussi l'idée d'utiliser ce bâtiment vide pour implanter au rez-de-chaussée une école primaire de centre-ville que la démographie rendait nécessaire.

Au bout du compte, considérez-vous que malgré ses aléas l'expérience rennaise est une réussite ?

Oui, je le pense. Les échos que j'en ai dans d'autres villes me le prouvent. Je le vois aussi dans les sujets de diplômes d'étudiants que j'examine : je vois monter notre idée que « le non-programme est le programme ». L'idée de se servir de bâtiments non occupés pour y implanter des

fonctions réversibles. L'idée de construire, non avec des matériaux neufs, mais avec des matériaux de réemploi, comme y incite d'ailleurs la COP 21.

Cette manière de concevoir l'architecture a donc un bel avenir devant elle ?

Bien sûr. J'en veux pour preuve le fait que la ministre de la Culture, Fleur Pellerin¹, vient de me demander dans le cadre de la réforme de l'architecture, de proposer un article de loi sur ce que j'appelle le « permis de faire ». L'architecture doit être expérimentale, elle doit servir à réunir la communauté des habitants, des élus, des techniciens, des parents d'élèves, etc. Ma mission devrait être annoncée prochainement sous le titre « La preuve par 7 ». Il s'agira de 7 opérations en cours ou à mener : le tri postal d'Avignon, occupé par la très grande pauvreté ; des petits logements sociaux pour reconquérir la campagne en Ardèche ; à Clermont-Ferrand, une opération de renouvellement urbain en panne, avec création d'un atelier d'architecture sur site ; la cité « idéale » de Bataville, en Moselle, inscrite à l'inventaire et dans un parc régional, donc bloquée car trop protégée ; et peut-être Calais où j'aimerais imaginer une ville éphémère pour les migrants.

Pourquoi ne pas avoir inclus Rennes dans cette opération ?

J'aurais pu. Rennes aurait été le moteur ou le prototype. J'ai hésité. Je me suis dit que revenir ici, cela aurait gêné Sophie, Jean Badaroux et Nathalie Appéré. On aurait dit que je cherchais à revenir dans le projet Pasteur par une autre porte. Il reste que dans le texte que j'ai écrit pour Fleur Pellerin, je mets en exergue les deux programmes expérimentaux et très différents que sont la Friche de la Belle de Mai à Marseille et Pasteur à Rennes. Marseille et Rennes sont pour moi comme les parrains de cette « Preuve par 7 ».

Après toutes ces années, quel regard ou quel bilan portez-vous sur Rennes. Ville créative ou ville endormie ?

Rennes a été une ville intelligente qui a permis l'émergence de plein de choses. Elle s'est peut-être installée dans un certain confort au point qu'aujourd'hui, elle s'inquiète de sa tristesse ou de sa morosité. Pourtant vous êtes gâtés : cette ville est totalement armée, bien plus que Marseille ou d'autres. Rennes devrait être le laboratoire de l'émergence. ■

¹ L'entretien a été réalisé avant le remaniement ministériel de février 2016 qui a vu le départ de Fleur Pellerin du Ministère de la culture et son remplacement par Audrey Azoulay.

EXPÉRIMENTATIONS

Comment les tiers lieux numériques prennent place dans la fabrique urbaine

RÉSUMÉ > *Les pratiques numériques investissent de nouveaux lieux dans les villes. Labfabs, hackerspaces, living labs... Quelles réalités recouvrent ces dénominations anglo-saxonnes ? À partir d'enquêtes de terrain à Rennes, Toulouse et Gand (Belgique), Flavie Ferchaud dessine la carte de ces tiers-lieux qui fonctionnent selon des modes et des gouvernances différenciés. Mais qui encouragent la créativité et la collaboration entre habitants.*

ANALYSE > **FLAVIE FERCHAUD**

FLAVIE FERCHAUD est doctorante au laboratoire Espaces et Sociétés (ESO-Rennes) à l'Université Rennes 2. Elle est aussi membre associée au Centre de Recherches sur l'Action Politique en Europe (CRAPE).

Le développement des pratiques numériques contribue à l'émergence de nouveaux objets spatiaux. Souvent situés en milieu urbain, on compte parmi ceux-ci des lieux d'un genre particulier et aux dénominations anglophones : fablabs, makerspaces, hackerspaces, hacklabs, living labs... Les noms varient mais il s'agit d'un continuum de formes organisationnelles, regroupées sous le terme de « lieux d'expérimentations numériques » dans le cadre des réflexions liées à notre recherche doctorale. Dédiés aux pratiques numériques, mais faisant aussi appel à l'électronique ou à la mécanique, ces lieux placent l'expérimentation au centre de leurs activités et de leur fonctionnement. Ils s'inspirent en effet des méthodes du design, s'inscrivent au cœur du mouvement « faire » et du do it yourself (DIY) hérités de la culture punk et de l'idée que la création technique est à la portée de chacun. Ces lieux sont aussi empreints





RICHARD VOLANTE

Une partie de l'équipe du Labfab de Rennes à la Maison des associations, au milieu de leurs réalisations : prototype de robot connecté, objets fabriqués par imprimante 3D...

des idées relatives au développement des logiciels libres et de l'open source. S'ils sont plus ou moins militants, ce sont bien des lieux alternatifs de discussion du politique.

Kits de la ville créative

Le geek (re)devenant hype, force est de constater que certains de ces lieux font l'objet d'un véritable engouement médiatique et politique. On observe ainsi des imprimantes 3D faire la une des journaux télévisés et les fablabs figurer dans les programmes politiques. Pourtant, entre le Fab-Lab politique de l'UDI et le FABLAB MyDesign de Carrefour, on est parfois loin du sens originel que Neil Gershenfeld, professeur au MIT, a donné au concept au début des années 2000 : des lieux ouverts et accessibles à tous pour apprendre à fabriquer « presque n'importe quoi ». Face aux effets de polysémie et à l'enthousiasme parfois naïf qui entoure ces lieux, il est temps de clarifier ce qu'ils sont réellement pour mieux comprendre de quelles pratiques et de quels sens ils sont porteurs. Au nom de l'économie de la connaissance, les lieux d'expérimentations

numériques composent aujourd'hui des « kits » de la ville « créative ». Rennes n'échappant en rien à cet engouement, il s'agit ici de comprendre comment la métropole se positionne en comparaison avec d'autres villes. En effet, une première phase d'enquêtes dans plusieurs villes françaises révèle un positionnement différencié des lieux d'expérimentations numériques, entre approche institutionnelle, marchande et militante.

L'impact de l'appel à projets de 2013

Alors que le mouvement des fablabs naît aux États-Unis, le premier fablab français s'est créé en 2008 à Toulouse. En France, l'émergence de nombreux fablabs fait suite à un appel à projets national en 2013 lancé par le ministère du Redressement productif. Le principe de cet appel à projet répond au modèle identifié des instruments de l'action publique, à même de produire des dynamiques locales à partir de systèmes et de dispositifs d'incitations étatiques. Dans cet appel à projets, l'objectif de diffusion de la culture de la fabrication numérique

auprès du grand public n'est pas oublié mais l'accent est placé du côté du développement de services aux entreprises et les projets devront s'engager dans un travail de recherche d'une pérennité économique. Parmi 154 candidats, seulement 14 projets ont été retenus, parmi lesquels plusieurs entreprises ou sociétés coopératives, à l'image de la Société Coopérative d'Intérêt Collectif (SCIC) ICI Montreuil, qui se définit ainsi dans un entretien avec le magazine Makery : « Nous ne sommes ni vraiment un fablab, ni un espace de coworking, ni un incubateur, mais une usine de création, un lieu professionnel qui permet aux entrepreneurs de se connecter et de développer leur activité artistique et technologique ».

Le Labfab, à Rennes, a lui aussi été récompensé par cet appel à projets. Pourtant, le projet ne se situe pas sur des enjeux en termes de développement économique mais plutôt de « démocratisation de la fabrication numérique ». Situé d'abord à l'École Européenne Supérieure d'Art de Bretagne (EESAB), le Labfab s'est doublé d'un local au sein de la Maison des Associations. Dix Espaces Publics Numériques (EPN) rennais se sont également vus dotés d'imprimantes 3D et de kits de fabrication et programmation numérique. L'ambition à l'origine du Labfab, plus sociale et éducationnelle qu'économique, se traduit à travers sa gouvernance initiale : un consortium composé d'institutions (collectivités locales) et de structures d'enseignement (EESAB, Télécom Bretagne...) qui permettent au dispositif de démarrer, tant sur le plan des moyens humains que financiers et matériels. Être lauréat de l'appel à projets de l'État permet au Labfab de se doter de moyens plus importants. En contrepartie, la recherche d'un modèle économique fait débat, certains considérant le Labfab comme un service public, d'autres souhaitant pallier la baisse des subventions publiques de manière plus pragmatique. Ainsi, ce n'est qu'à partir de février 2015 que le Labfab de la Maison des associations propose un accès payant à l'espace et son équipement.

Prestations payantes

Ce positionnement en faveur du fablab comme service public fait figure d'exception en France, la majorité de ces lieux conditionnant l'accès à une adhésion, un abonnement et/ou une tarification à l'heure pour l'utilisation des machines. Pour beaucoup, leur fonctionnement repose sur des prestations auprès d'entreprises et de groupes privés. Au fablab de Toulouse, Artilect, ces

prestations ont un tel succès qu'une entreprise (Artilect Lab) a été créée aux côtés de l'association sur laquelle repose le fablab. Cette évolution va dans le sens de l'appel à projets de 2013, dont Artilect a également été lauréat, et de la volonté politique de la métropole toulousaine, qui soutient le lieu en mettant à disposition des locaux sans pour autant faire partie de sa gouvernance. Par ailleurs, à Rennes comme à Toulouse, les fablabs sont intégrés dans les dossiers French Tech, ce qui les place une fois encore dans le champ du développement économique et corrobore la thèse de l'instrumentation. Le dispositif de labellisation nationale French Tech incite en effet les métropoles à positionner les fablabs comme des « accélérateurs » de start-up, grâce aux prestations auprès d'entreprises. Alors qu'à Toulouse, l'instrumentation se traduit localement par un accompagnement mesuré, Rennes se caractérise par une forte implication de la puissance publique dans le Labfab et une appropriation relative des injonctions nationales.

Diffusion de nouvelles pratiques

Une telle implication de la collectivité n'est pas effective pour tous les lieux d'expérimentations numériques de la ville, dont les genèses et les positionnements sont différents. Le hackerspace de Rennes, Breizh Entropy, est une association « de fait » et ne souhaite pas prétendre aux subventions de la ville afin de garder son indépendance. Le lieu est cependant situé sur le site de l'Elabo, qui occupe des locaux mis à disposition par la ville de Rennes. Plus en marge de l'action publique instituée, le lieu participe à la diffusion de nouvelles pratiques du numérique, de la culture libre et open source, par exemple à l'occasion d'événements comme le Jardin Entropique, qui a eu lieu en juin dernier. Le local réunit une dizaine de personnes tous les mercredis soir, souvent pour réparer le matériel informatique des « habitants » de l'Elabo mais aussi pour concevoir et donner corps à des projets artistiques et technologiques.

Autre exemple à Rennes, celui du Biome. Ne disposant pas encore de lieu, il s'agit d'une communauté de personnes se réunissant autour d'une plate-forme Web pour mener à bien la réalisation de projets de biomimétisme dans une logique open source. En 2015, ils ont organisé à Rennes l'événement Open Source Circular Economy Days pour échanger sur les méthodes de l'open source dans le champ de l'économie circulaire.



De gauche à droite :

Make robot not war (Fablab Festival, Toulouse, mai 2015).

Fablab Brussels (Bruxelles, décembre 2015).



Le Biome est une entreprise qui ne bénéficie pas d'accompagnement de la part de la métropole malgré sa demande pour disposer d'un lieu où implanter le laboratoire. Eux aussi sont à la recherche d'un modèle économique. L'appel à projets national de 2013 et la labellisation French Tech structure le paysage français des lieux d'expérimentations numériques. Alors que certains se situent au cœur d'une action publique de plus en plus dédiée au développement économique, d'autres se placent en marge, de manière plus ou moins volontaire. L'instrumentation des uns semble accentuer la marginalité des autres. Qu'en est-il ailleurs, où le poids de la puissance publique diffère, mais où l'on observe également l'émergence de lieux d'expérimentations numériques ?

Gand joue la complémentarité

À cet égard, Gand est une des villes de Belgique particulièrement bien dotée. Plusieurs lieux se sont développés récemment sur le territoire de cette ville flamande, chacun fonctionnant sur un mode différent et en com-

plémentarité de manière tacite. Timelab refuse qu'on l'appelle « fablab ». Souhaitant favoriser les relations entre les artistes et le public, l'équipe en charge de Timelab propose un espace pour échanger, prendre un café, travailler et bricoler en utilisant les outils et les machines à commande numérique à disposition. Les membres développent leur propre projet individuel et/ou s'impliquent dans un ou plusieurs projets collectifs portés par l'association, par ailleurs en lien avec le développement durable et l'économie circulaire.

D'autres lieux, comme Nerdlab ou the Whitespace, se qualifiant respectivement de makerspace et de hackerspace, ressemblent davantage à des clubs où se réunissent en soirée quelques individus pour évoquer leurs intérêts communs (l'informatique, l'électronique, les jeux vidéo...) et bricoler. The Whitespace est tourné vers lui-même, ne cherchant pas à entrer en interaction avec la puissance publique ou les acteurs privés. Nerdlab tisse au contraire une relation étroite avec les services municipaux de la ville de Gand, qui met à leur disposition un

local au sein d'un ancien bâtiment municipal au nord de la ville. Ingegno est un autre de ces lieux. Maria-Cristina propose aux enfants de s'initier à la fabrication numérique le temps d'un après-midi, chez elle, dans une des pièces de sa maison située en périphérie de la ville. Elle a le projet de faire construire, sur ses fonds propres, un petit bâtiment dédié aux ateliers qu'elle organise. Deux autres structures, universitaires, complètent enfin le paysage gantois des expérimentations numériques.

Quel modèle économique ?

L'ensemble de ces lieux émergent et se développent dans un rapport différent avec la puissance publique. À Gand, la collectivité dialogue et accompagne mais à la demande des structures et de manière ascendante. À l'échelle nationale, régionale ou locale, il n'existe pas d'instrumentation du type appel à projets ou labellisation. Le modèle économique des dispositifs se construit alors de manière inédite pour chacun des lieux. Timelab reçoit des subventions de la part du ministère des arts et de la culture et conditionne l'usage des machines au paiement d'un abonnement mensuel. Nerdlab sollicite des fonds européens sur des projets particuliers et réalise des prestations auprès d'entreprises, l'accès au local et aux machines restant gratuit. Ni The Whitespace ni Ingegno ne sollicitent d'aides. Mais globalement, le coût des cotisations ou des abonnements est suffisamment élevé pour constituer un frein évident auprès de certains publics. Les technophiles et les « créatifs » constituent le public principal de ces lieux, ce qui va finalement dans le sens du ton donné par la municipalité au développement de la ville, la positionnant clairement comme une ville « créative ».

Au cœur des enquêtes de terrain liées à la thèse, plusieurs éléments de compréhension concernant l'émergence des lieux d'expérimentations numériques sont mis à jour. Avec ou sans instruments, ces lieux se multiplient en Europe et ailleurs dans le monde. On observe en France des dynamiques locales différenciées face aux instruments nationaux, qu'il s'agisse de l'implication de la puissance publique ou de réponses concernant les injonctions nationales. S'il en va différemment en Flandre, les lieux gantois se situent bien au cœur de l'espace public, proposant des modes d'interactions inédits entre le public des technophiles et des créatifs, des artistes, des entreprises et la municipalité. L'instrumentation y est plus faible mais elle se joue sur un autre terrain que celui du développement économique ou de l'éducation au numérique : celui de la fabrique urbaine.

mentation y est plus faible mais elle se joue sur un autre terrain que celui du développement économique ou de l'éducation au numérique : celui de la fabrique urbaine.

Une fabrique urbaine plurielle

La notion de « fabrique urbaine » permet ici d'appréhender l'interaction entre des initiatives volontaires et des actions des acteurs locaux et des habitants, actions pouvant avoir des finalités éloignées de l'aménagement urbain. À l'aune de cette notion, plusieurs aspects sont relevés, allant de la gestion du patrimoine par la municipalité, aux méthodes et aux expérimentations mises en œuvre par les lieux enquêtés. Sans concerner exclusivement les lieux dédiés au numérique, la ville de Gand développe ainsi une stratégie particulière d'occupation de bâtiments publics abandonnés, dont la démolition ou la réhabilitation est programmée à plus ou moins court terme. À Gand comme à Rennes et Toulouse, la diffusion de méthodes, d'expérimentations et d'idées relatives au libre et à l'open source, se traduit par des projets de captation citoyenne et de partage de données urbaines (pollution de l'air, bruit...), des installations artistiques et numériques dans l'espace public, des dispositifs événementiels invitant des individus à inventer et documenter des prototypes d'aménagement urbain ou de services, etc. Autant de pistes à suivre pour interroger les mutations à l'œuvre dans le champ du numérique, de l'action publique et de l'aménagement urbain. ■

POUR ALLER PLUS LOIN

- Bouvier-Patron Paul, « FabLab et extension de la forme réseau : vers une nouvelle dynamique industrielle ? », *Innovations*, 2015/2 (n° 47), p. 165-188.
- Broca Sébastien, *Utopie du logiciel libre, du bricolage informatique à la réinvention sociale*, 2013, Le passager clandestin.
- Halpern Charlotte, Lascoumes Patrick et Le Galès Patrick (dir.), *L'instrumentation de l'action publique*, 2014, Paris, Presses de Sciences-Po.
- Menichinelli Massimo, Bosqué Camille, Troxler Peter, Raspanti Cecilia, *Fab Lab : la révolution est en marche*, 2015, Pyramio.
- Lallement Michel, *L'âge du faire : hacking, travail, anarchie*, 2015, Seuil.
- Liefoghe Christine, « L'économie de la connaissance et de la créativité : une nouvelle donne pour le système productif français », *L'information géographique*, 2014/4 (Vol. 78), p. 48-68.
- Turner Fred, *Aux sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyberculture*, Stewart Brand, un homme d'influence, C&F Éditions, 2012 (édition française).

PHILOSOPHIE

De quelle liberté l'art témoigne-t-il ?

RÉSUMÉ > *Que dit la philosophie des relations parfois ambivalentes entre art, création et liberté ? L'art est généralement perçu comme une manifestation de la liberté, mais ces termes chargés d'affect doivent être précisés et remis en perspective. C'est ce que nous proposent Sandrine Servy et notre collaborateur Yvan Droumaguet. Cet échange est issu d'une conférence donnée dans le cadre des secondes Rencontres philosophiques de la culture, organisées à Rennes aux Champs Libres le 27 novembre 2015 sur le thème : « Pas de citoyenneté sans culture ».*

DIALOGUE > **SANDRINE SERVY & YVAN DROUMAGUET**

SANDRINE SERVY : De la liberté, Paul Valéry nous dit que « c'est un de ces détestables mots qui ont plus de valeur que de sens ; qui chantent plus qu'ils ne parlent ; qui demandent plus qu'ils ne répondent ; de ces mots qui ont fait tous les métiers, [...] mots très bons pour la controverse, la dialectique, l'éloquence. » (*Fluctuations sur la liberté*, 1938, in *Regards sur le monde actuel*). Ne peut-on faire le même constat à propos de l'art ? Liberté et art n'ont-ils pas en commun d'être avant tout renvoyés à des valeurs par-delà les sens qu'on peut leur assigner ? Que peut être cette liberté dont l'art aurait à témoigner ? N'y a-t-il pas plusieurs sortes de libertés dont l'art pourrait être le témoin ou s'agit-il de trouver la liberté dont l'art serait un témoignage privilégié, voire unique ? Dans ce cas, l'art pourrait même occuper une fonction essentielle, irremplaçable comme témoin non d'une forme de liberté mais de la liberté tout court.

YVAN DROUMAGUET : D'ailleurs, que serait une société dans laquelle l'art serait absent ou empêché, par exemple par des pouvoirs politiques ou religieux, ou asservi à ces mêmes pouvoirs ? Serait-ce encore une société humaine ?

L'art n'est peut-être pas seulement un domaine de la culture ni même sa forme la plus élevée, mais la condition indispensable de l'existence même d'une culture, et par là d'une humanité. Mais la notion d'art a besoin d'être mieux définie. De quoi parle-t-on quand on parle d'art ? De l'artiste, de l'artisan, de l'expression ou de l'activité artistique, de la création ou de son résultat, et celui-ci est-il nécessairement une œuvre ? À quoi se reconnaît donc l'art aujourd'hui ?

S.S. : La question de départ considère comme un fait que l'art témoigne. Mais l'art témoigne-t-il de quelque chose, et en quel sens ? Témoigner, c'est déclarer, dire ce qui s'est passé et attester que cela s'est bien passé. On peut aussi rappeler que, chez les anciens Grecs, c'est le mot *αποτυχιον*, c'est-à-dire martyr, qui signifie témoignage. C'est ainsi que, par leur souffrance, acte de foi, les martyrs chrétiens seront témoins de la vérité du monde annoncé dans les Évangiles. On peut témoigner, par la parole ou par des actes, de la réalité d'un fait ou de la vérité d'une doctrine mais que peut signifier témoigner de la liberté ?

Y.D. : « L'artiste, écrit Baudelaire, ne relève que de lui-même. Il ne promet aux siècles à venir que ses propres œuvres. Il ne cautionne que lui-même. Il meurt sans enfants. Il a été son roi, son prêtre et son Dieu. » (Exposition universelle de 1855, Beaux-arts). Ces propos nous disent que l'artiste ne laisse aucun message, n'est au service d'aucune idée morale, politique ou religieuse. Il est son propre maître. Ne léguant à la postérité rien d'autre que ses œuvres, l'artiste ne témoigne de rien d'autre que de lui-même, son art témoigne simplement du fait d'être de l'art.

S.S. : C'est précisément parce que l'art n'a pas d'autre fin que lui-même qu'il est liberté. Il peut devenir témoin de liberté au sens où il est en soi et par soi liberté. L'existence même de l'art témoigne de la présence de la liberté dans le monde. N'est-ce pas cette autonomie de l'artiste, n'ayant

SANDRINE SERVY
est professeur de
philosophie au lycée
Émile Zola à Rennes.

YVAN DROUMAGUET,
agrégé de philosophie,
est membre du comité
de rédaction de *Place
Publique*.



RICHARD VOLANTE

d'autre loi que celle de l'art, qui l'a historiquement séparé de l'artisan, soumis à des fins utilitaires ? La distinction de l'utile et du beau symbolisait alors cette séparation.

Y.D. : Demeure la délicate question de la reconnaissance de l'art. Cela était déjà difficile quand l'art s'identifiait aux Beaux-arts : le beau dépendait-il de critères objectifs ou était-il affaire de subjectivité ? L'abandon contemporain de la référence au beau rend encore plus difficile cette reconnaissance. Reste aussi à définir en quoi l'art est liberté ! On peut dire que la liberté de l'art est, négativement, dans le fait de ne pas dépendre d'intérêts économiques, politiques, moraux ou religieux, de ne pas servir des fins étrangères. Cette indépendance est théorique et fragile, mais l'art perd son âme quand il se dégrade en moyen de propagande d'idées ou d'idéaux, et cela par principe. Cela vaut pour toutes formes d'art dit « officiel », mais aussi et autant pour l'art s'affirmant contestataire. Si contester le pouvoir peut être une manifestation de liberté, celle-ci ne doit pas être confondue

« L'art perd son âme quand il se dégrade en moyen de propagande d'idées ou d'idéaux. »

avec la liberté de l'art. La contestation ne fait pas l'artiste, trop souvent autoproclamé au regard de ce seul critère. La posture ne fait pas l'art. S'opposer, protester, provoquer, rien de tout cela ne définit l'artiste. Délivrer un message politique, moral ou religieux ne fait pas de soi un artiste. De même, désobéir aux règles dites académiques ne fait pas plus l'artiste que l'obéissance à ces règles. D'ailleurs, peut-il y avoir art sans rapport aux règles ?

S.S. : Kant définissait le génie artistique comme « la disposition innée par laquelle la nature donne les règles à l'art » (*Critique de la faculté de juger*, 1788, § 46 *Les beaux-arts sont les arts du génie*). La différence entre l'art de l'artisan et l'art de l'artiste n'est pas qu'il y aurait dans



un cas des règles, dans l'autre non mais que, dans le cas des beaux-arts, on ne peut connaître les règles qui font la réussite de l'œuvre. La liberté ne consiste pas dans l'absence de règles. On peut comprendre que l'art est expression du génie et que, par conséquent, on ne peut qualifier d'artistique toute forme d'expression. L'artiste ne peut être défini comme quelqu'un qui s'exprime et la liberté propre à l'art ne se trouve pas dans le seul fait de s'exprimer. L'art est expression mais toute expression n'est pas art. La liberté d'expression comme droit des individus est une liberté juridique et politique, essentielle d'un point de vue démocratique. Elle vaut pour tout

« Détaché du rapport utilitaire, l'artiste voit le monde et l'humain sous leurs aspects demeurés cachés. »

mode d'expression et n'est pas une liberté propre à l'art. S'exprimer, quel qu'en soit le mode, c'est communiquer la manière de se sentir soi-même dans le monde et de percevoir le monde. Chacun pour s'exprimer peut user de moyens artistiques (peinture, musique, danse...) mais cela ne fait pas de soi un artiste ou il faut renoncer à parler de l'art. Dira-t-on qu'il suffit d'user de l'écriture pour être écrivain ou poète ?

Y.D. : Une tradition, héritée des anciens Grecs, pensait l'art comme *μίμησις*, imitation de la nature, manière de la représenter. Ainsi, Léonard de Vinci (1452-1519) faisait de l'observation patiente et attentive des choses et des êtres la condition première de l'art. « Sachant, ô peintre, que tu ne pourras exceller si tu n'as le pouvoir universel de représenter par ton art toutes les variétés de formes que produit la nature – et en vérité, tu ne le pourras, si tu ne les vois et ne les retiens dans ton esprit – quand tu vas dans la campagne, porte ton attention sur les diverses choses [...] » (*Préceptes du peintre in Carnets*).

S.S. : « Il y a, en effet, depuis des siècles, des hommes dont la fonction est justement de voir et de nous faire voir ce que nous n'apercevons pas naturellement. Ce sont les artistes. », écrit Henri Bergson (*La perception du chan-*

gement, 1911). Préoccupés d'agir, nous ne voyons pas les choses parce que nous ne les regardons pas, nous contentant d'en faire usage. Détaché du rapport utilitaire, l'artiste voit le monde et l'humain sous leurs aspects demeurés cachés. C'est un révélateur qui nous apprend à voir et nous ouvre à des possibles que nous ignorions.

L'art est ici liberté en tant que libération de notre asservissement à l'utile, aux préjugés de la vie ordinaire. L'apprentissage de la contemplation change notre rapport au monde, nous fait entrer dans des relations aux êtres et aux choses qui nous engagent à devenir sensibles à leur présence et à penser. Ainsi nous sortons de la violence présente dans notre rapport technique de domination du monde.

Y.D. : En effet, comme le dit Hannah Arendt, l'*homo faber*, l'homme de la technique, a toujours été destructeur de la nature. L'art, au sens technique comme artistique, est ce qui s'oppose à la nature (comme l'artificiel au naturel). Par l'art, au sens général du terme, un monde peut exister, un monde humain échappant au cycle vital de la consommation. Les objets de consommation se caractérisent par la brièveté de leur existence, ils ne durent pas assez longtemps pour constituer un monde.

Par l'art, l'homme apporte de la permanence au monde mais cela est surtout vrai de l'œuvre artistique qui échappe à l'utilité, qui n'est pas objet d'usage ni d'ailleurs objet d'échange puisque, chaque œuvre étant singulière, elles ne sont pas échangeables. Certes, il existe un marché de l'art mais les prix sont sans rapport véritable avec la valeur artistique, il est absurde de penser qu'une œuvre puisse avoir deux, trois, dix, cent fois plus de valeur artistique qu'une autre.

S.S. : Hannah Arendt écrit : « Tout se passe comme si la stabilité du monde se faisait transparente dans la permanence de l'art, de sorte qu'un pressentiment d'immortalité, non pas celle de l'âme ni de la vie, mais d'une chose immortelle accomplie par des mains mortelles, devient tangible... » (*Condition de l'homme moderne*, 1960)

L'art est œuvre de l'esprit, sa réalisation la plus élevée parce que la plus détachée de la sphère des besoins. Les œuvres de l'art sont des « objets de pensée » qui nous donnent à penser. L'art est liberté, liberté d'une contemplation non pas passive mais source de réflexion, liberté d'une création n'ayant aucune autre fin que de donner à voir ce qui est œuvre de l'esprit et, s'ajoutant à d'autres,



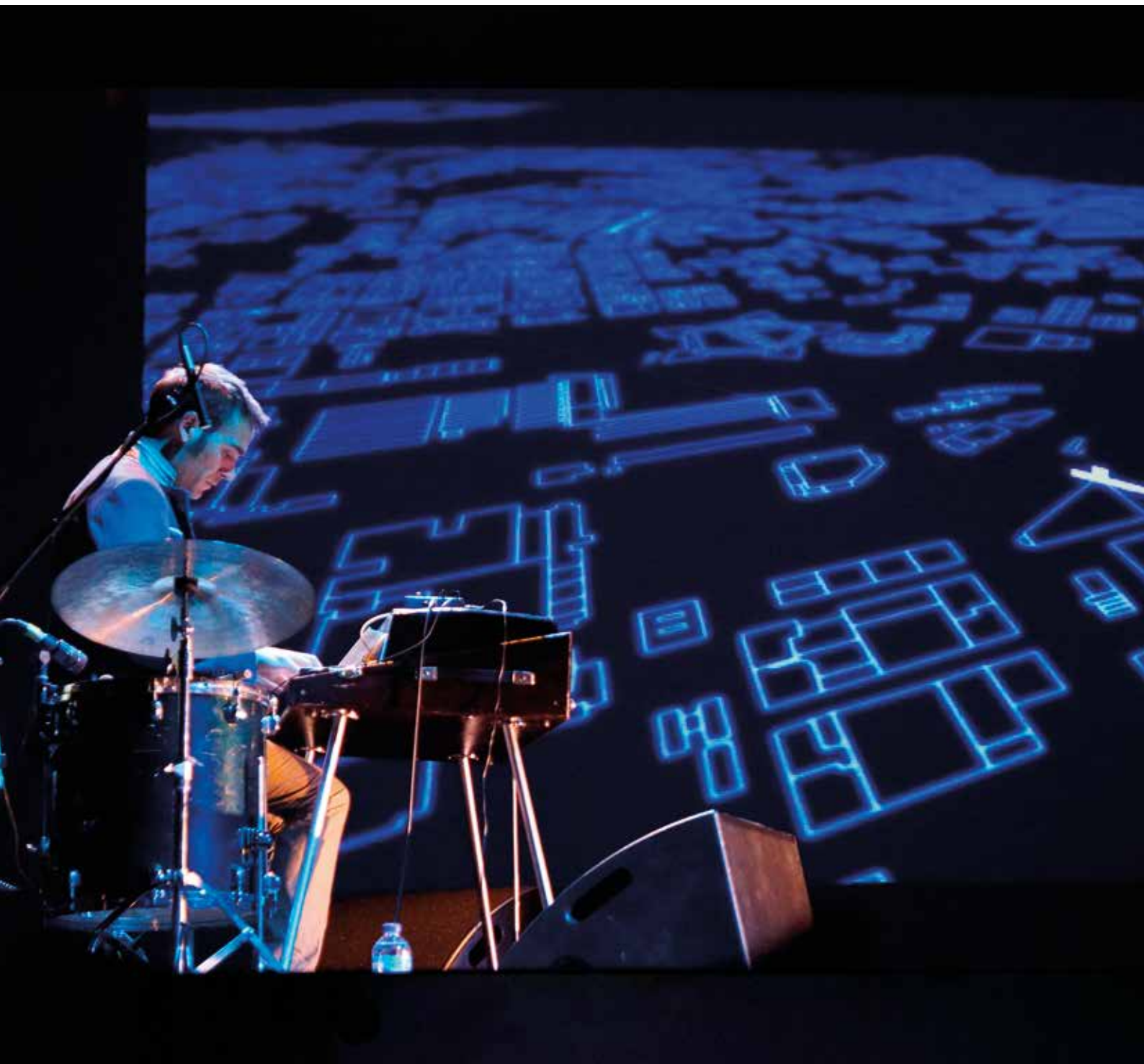
RICHARD VOLANTE

constitue un monde pouvant prendre une signification proprement humaine. On peut alors comprendre l'acharnement à détruire les œuvres d'art de ceux qui sont dominés par le désir de mort. Mais, dira-t-on, que vaut aujourd'hui une telle vision de l'art ? L'art au sens artistique s'est historiquement affirmé comme ayant pour fin non l'utile mais le beau, ne perd-il pas tout sens au moment où la beauté ne lui est plus essentielle ?

Y.D. : Le philosophe américain Nelson Goodman considère que la question de l'essence de l'art est devenue une fausse question et que, plutôt que de s'interroger sur ce qu'est l'art, il faudrait plus modestement se demander « quand y a-t-il art » ? Un objet banal peut alors devenir de l'art quand, dans des circonstances particulières, il est vu, symboliquement, de façon esthétique. « Tant qu'elle est sur une route, la pierre n'est d'habitude pas une œuvre d'art, mais elle peut en devenir une quand elle est donnée à voir dans un musée d'art. » (*Manières de faire des*

mondes, 1978). Il faudrait interroger l'abandon du rapport essentiel de l'art à la beauté, en chercher les causes. Le désarroi contemporain en ce qui touche l'art, notre quasi-incapacité à reconnaître ce qui est art et ce qui ne l'est pas, peut nous inciter à retrouver le sens profond de ce que Kant définissait comme la première caractéristique du génie artistique créateur de beauté, l'originalité. L'originalité, à la fois naissance et nouveauté, est signe de la puissance d'une liberté qui transcende toute explication puisque l'originalité n'est jamais la reproduction de ce qui a été. Marque de la puissance créatrice de l'esprit, elle est symbole d'une humanité capable de se construire et de s'élever en dépassant ce qui tend à la détruire.

S.S. : La création est la culture même en son principe, humaniste et libératrice. L'art, quand il ne se corrompt pas mais est conforme à son essence, en est le signe et le témoignage. C'est parce qu'elle est par elle-même liberté que la création artistique doit être libre. ■



PORTRAIT

Cédric Brandilly
invente la musique
des villes

RÉSUMÉ > Avec son complice musicien Romain Dubois, l'artiste rennais Cédric Brandilly mène un projet à la frontière de la musique, des images et de l'urbanisme, en transformant les données cartographiques des grandes métropoles en mélodies originales. Représentatif d'une nouvelle génération, il aime le travail en réseau et développe ses projets au sein d'une maison partagée à Saint-Jacques de la Lande. Rencontre.

TEXTE > **XAVIER DEBONTRIDE**

Savez-vous que Rennes n'a pas la même musique que Séoul ? Que les mélodies new-yorkaises sont aux antipodes de celles de Cape Town ? Pour s'en convaincre, il suffit de découvrir l'œuvre de l'artiste rennais Cédric Brandilly et de son complice musicien Romain Dubois. Ensemble, ces jeunes créateurs ont imaginé le dispositif Architectural Sonarworks, une exploitation scientifique et poétique des données cartographiques des villes, pour les mettre en musique. Le résultat, disponible sur leur site internet, est fascinant. Les « concerts-videos » des deux artistes – ils se sont notamment produits dans le cadre du récent festival Travelling pour une performance consacrée à Séoul – plongent l'auditoire dans une expérience à la fois visuelle et sonore, onirique et puissante.

Cette initiative, née à Rennes, aurait sans doute pu voir le jour ailleurs. Après ses études à l'université Rennes 2, Cédric Brandilly, né il y a 32 ans à Saint-Thual, près de Bécherel, a d'abord roulé sa bosse à l'étranger et à Paris (il a notamment été monteur vidéo à Canal +) mais il a souhaité revenir dans la capitale bretonne, appréciant, dit-il, « le cadre de vie rennais ». Il faut reconnaître qu'il dispose depuis dix-huit mois d'une

Live d'Architectural Sonarworks, par Cédric Brandilly et Romain Dubois (photo ci-contre, au clavier). La progression du trait blanc traduit en musique la topographie de la ville.



D.R.



Cédric Brandilly
(en bas à gauche) au sein
d'Atelier commun à Saint-
Jacques de la Lande.

résidence de travail atypique et pratique, à Saint-Jacques de la Lande. En compagnie de neuf autres artistes, il occupe en effet une maison du quartier de la Morinais, mise à leur disposition par la mairie, moyennant un loyer symbolique dans le cadre d'un bail précaire. On peut y croiser des régisseurs de théâtre, des intermittents du spectacle, des spécialistes du numérique, une vidéaste...

Espace et tranquillité

« Nous sommes des artistes et des professionnels venus de divers horizons. Chacun y poursuit son propre projet, mais nous échangeons beaucoup sur nos pratiques respectives. Le midi, à l'heure du déjeuner, les conversations fusent ! Nous avons de l'espace, de la tranquillité, et un atelier qui permet de produire des œuvres », explique-t-il.

Avec, en prime, dès les beaux jours, le plaisir de déguster la récolte du potager du jardin ou de disputer une partie de ping-pong au soleil. « Nous sommes bien équipés, nous avons notre petit laboratoire, à dix minutes à vélo du centre-ville », apprécie Cédric.

Des conditions propices, selon lui, à la créativité. Cet itinéraire est toutefois plutôt atypique : chaque artiste

avait en effet engagé une démarche individuelle séparée avant de constater qu'ils poursuivaient peu ou prou le même objectif. La proposition de la ville de Saint-Jacques était aussi une première pour la municipalité, qui n'avait pas jusqu'à présent ouvert de tels lieux, « à la marge ».

« L'ouverture de notre Atelier commun, c'est son nom, a un peu interrogé le Landerneau artistique local ! C'est une initiative privée qui a finalement rencontré le soutien d'une collectivité. En tout cas, c'est bien la preuve concrète de l'intérêt qu'il y a à accueillir des ateliers d'artistes en dehors du centre-ville. Ici, c'est presque un petit coin de campagne, le voisinage de la rue est très sympa, il a bien compris et accepté notre démarche », poursuit Cédric Brandilly.

Serait-ce une marque de fabrique locale ? L'artiste est plus nuancé sur ce point. Ce plasticien performeur, qui revendique une expression fondée sur le détournement de territoire, dans la filiation des situationnistes de Guy Debord ou le courant Fluxus, défend un engagement artistique fort dans l'espace public. Il apprécie l'écoute et le suivi exprimés par la collectivité, notamment la direction de la culture de la métropole, ainsi que les

Projection *Becoming the horizon*
dans les prairies Saint-Martin,
lors du festival Oodaaq en mai 2015.

échanges fructueux établis dans le champ technologique avec plusieurs acteurs du territoire (Dassault Systèmes, IRT B-com, les milieux universitaires...).

Intervention aléatoire

Néanmoins, pour Cédric Brandilly, « Être artiste à Rennes, ce n'est pas seulement être exposé à la Criée ou au Frac, c'est être présent par des réalisations dans la ville, en assumant clairement ce statut ». Ce qui est loin d'être évident. Et d'évoquer son expérience lors de la Biennale d'art contemporain de 2012, durant laquelle il avait temporairement investi la vitrine d'une boutique pour une performance originale qui interloquait les passants ! On pouvait le voir jouer au ping-pong le matin et le soir aux heures de départ et de retour du travail, et certains s'imaginaient qu'il avait passé toute sa journée à cet exercice ! « Le principe de cette intervention artistique aléatoire a été repris l'année suivante dans le cadre des Tombées de la Nuit, avec des moyens techniques supplémentaires, mais c'est clairement parce que j'avais tenté l'expérience de manière autonome que j'ai pu être ensuite repéré par la programmation des Tombées », analyse-t-il.

De nombreux projets

En ce début d'année, les projets ne manquent pas. Architectural Sonarworks s'apprête à mettre le cap sur Strasbourg, pour un congrès national de la cartographie en mars, avant de s'installer deux semaines en résidence au centre des arts à Enghien-les-Bains en avril, dans la perspective de la biennale Les Bains Numériques, qui s'y déroulera début juin. Entre-temps, les artistes seront invités du 7 au 27 avril par le Centre de la Promotion des Sciences à Belgrade (République de Serbie). En parallèle, les Rennais achèveront fin août une présentation qui aura duré un an dans le cadre du festival Ars Electronica, à Linz en Autriche. Enfin, au printemps, Cédric Brandilly aura – presque – la tête dans les étoiles : Rennes Métropole vient de lui passer commande d'une création sonore de la ville, dans le cadre du projet urbain Rennes 2030. L'œuvre musicale sera exposée et proposée au Planétarium des Champs Libres du 31 mai au 12 juin 2016. Visiblement, pour lui, les astres sont bien alignés. ■



L'œil d'Oodaaq décrypte les images poétiques

L'art vidéo s'affirme de plus en plus dans la création contemporaine. À Rennes, une association braque les projecteurs sur la place de l'image dans notre société. Il y a 8 ans, des photographes et vidéastes fraîchement sortis de l'École des beaux-arts de Rennes fondent l'association L'œil d'Oodaaq avec de jeunes commissaires d'exposition. Une manière de réfléchir sur la place de l'image, et notamment de l'art vidéo, dans la création contemporaine. « On parle plutôt d'images poétiques, explique Simon Guiochet, le coordinateur. Cela nous rapproche de la littérature et nous évite d'utiliser les termes "contemporain" ou "alternatif" qui sont un peu galvaudés. » Une dimension poétique qui se retrouve dans l'appellation même de l'association : Oodaaq est l'île la plus au nord du monde. Une île bien singulière car l'existence de cette terre, émergée sous un iceberg, n'a été attestée qu'en 1978. À l'image de l'art vidéo, « une opposition entre quelque chose prouvée scientifiquement mais qui n'existe pas vraiment », la localisation d'Oodaaq reste aujourd'hui très incertaine tant cet amas de sable et de cailloux se disloque et se reforme sans cesse.

Bien loin d'Oodaaq, les salariés et bénévoles de l'association multiplient les ateliers à Rennes afin de sensibiliser le grand public à la place des images dans notre société. Chaque année, un festival est organisé entre Rennes, Saint-Malo et Nantes. En 2016, 400 artistes du monde entier ont postulé à l'appel à projets, une centaine a été retenue. Au-delà de cette programmation éclectique, L'œil d'Oodaaq noue des partenariats avec d'autres festivals dans le monde. Avec le Québec, l'Islande, l'Espagne ou le Portugal, « on souhaite créer une sorte de tournée de conférences afin de réfléchir sur la déconstruction des images », raconte Simon Guiochet. L'œil d'Oodaaq réfléchit aussi à la possibilité de diffuser des vidéos artistiques dans des bars, sur des écrans plutôt destinés à la diffusion de clips ou de matches de football. L'art vidéo n'a pas dit son dernier mot.

ANNA QUÉRÉ

LIEUX CULTURELS ALTERNATIFS

Le CLAPS fait le pari d'un lieu culturel autogéré

RÉSUMÉ > Ouvrir un lieu culturel associatif en ces temps de morosité économique, le pari est déjà osé. Mais avoir l'objectif de le faire fonctionner sans subvention publique, cela tient du défi. C'est pourtant celui relevé par le collectif rennais CLAPS, qui doit ouvrir sa nouvelle salle de concert en septembre. Un projet qui met en lumière le manque de lieux culturels alternatifs à Rennes.



REPORTAGE > **AMÉLIE CANO**



AMÉLIE CANO
est journaliste indépendante
et membre du collectif
YouPress. Elle est membre
du comité de rédaction
de *Place Publique Rennes*.

« On va peut-être commencer par une petite visite ? », propose Benoît Valet dès notre arrivée. À ses côtés, Enora Azé et Trelig Mahé, deux autres membres du Collectif local associatif pluriculturel et solidaire rennais (CLAPS). Composé de quatre associations musicales, ce collectif a signé début janvier 2016 le bail de ce vaste entrepôt de 940 mètres carrés à l'entrée de la zone industrielle Sud-Est. Débordante d'enthousiasme, la petite équipe nous décrit les aménagements prévus. Ici, la grande pièce à l'entrée deviendra un bar-restaurant. Là, les anciens bureaux seront transformés en sanitaires. Mais surtout, le cœur du projet : l'imposant entrepôt qui doit devenir, d'ici septembre, une salle de concert le soir et un espace disponible pour les associations le jour. « Au départ, on s'est retrouvé face aux mêmes difficultés pour trouver des lieux où s'exprimer », explique Enora Azé. Les quatre associations fondatrices organisent des concerts depuis plus de quinze ans, dans et hors de Rennes. Leur constat : la ville manque de



RICHARD VOLANTE

De gauche à droite, Benoit Valet, Trelig Mahé et Enora Azé, à l'origine du CLAPS.

lieux intermédiaires, moins chers que Le Liberté et moins contraints que des salles subventionnées comme l'Ubu ou l'Antipode. « En discutant autour de nous avec d'autres personnes du milieu associatif ou culturel, nous avons pris conscience que ce point de vue était partagé », poursuit Enora Azé. Ils ont donc eu l'idée de se regrouper pour créer leur propre lieu. Les quatre associations montent un groupe de travail, rédigent un cahier des charges, démarchent les agents immobiliers... « On a trouvé ce local en mars 2015 et on a signé en décembre. Oui, ce furent de longues négociations avec le propriétaire », admet en souriant Benoit Valet.

Palette de financements

Rien d'étonnant à cela, ce type de transaction étant davantage réservé à des entreprises plutôt qu'à des collectifs associatifs aux moyens réduits. « La patience et l'ouverture d'esprit du propriétaire ont permis la mise en place de ce projet », assure Benoit Valet. D'autant

plus que celui-ci prend à sa charge les travaux de désamiantage et de réfection de la toiture. Reste l'ensemble des travaux d'aménagement, notamment ceux d'accessibilité et de mise aux normes obligatoires pour recevoir du public. Pour y faire face, le CLAPS mise sur une palette de financements. Il devrait ainsi obtenir un prêt à taux zéro auprès du pôle rennais d'économie sociale et solidaire, aux côtés d'autres prêts bancaires classiques. Il a sollicité les conseils départemental et régional, mais aussi les Cigales, ces clubs d'entrepreneurs solidaires. Enfin, le CLAPS a lancé une opération de financement participatif sur la plateforme Kiss Kiss Bank Bank pour un montant de 15 000 euros. L'objectif : inaugurer ce nouveau lieu culturel en septembre prochain. Et pour la suite ? Le CLAPS compte fonctionner sur ses propres deniers, c'est-à-dire les recettes de ses activités et... l'huile de coude. « Il n'y a pour l'instant que des bénévoles au CLAPS, mais on prévoit à terme d'avoir une équipe salariée pour faire fonctionner le lieu »,



De la difficulté de créer un lieu alternatif

En septembre dernier, techno tzigane et afro-beat ont résonné le temps d'une soirée au cœur d'un champ isolé près de la route de Vezin-le-Coquet. La Basse Division, nouveau lieu culturel alternatif rennais, organisait son premier événement. L'endroit ? Un champ d'un hectare et un entrepôt, « une boîte vide donnée aux associations qui y organisent ce qu'elles veulent », expliquait alors Marc Faysse, du collectif Le Jour et la Nuit, au *Mensuel de Rennes*. Gestionnaire du lieu, ce collectif est né en 2013 autour d'un constat : le manque de structure d'accueil pour la culture locale. L'objectif de la Basse Division ? « Plus qu'un simple lieu de fête, nous souhaitons en faire un lieu de convergence artistique, où tous les projets ont leur place : réunions, expositions, ateliers, conférences, soirées, festivals... », détaille son manifeste (<http://touspourunlieu.fr>). Mais il s'avère que l'endroit ne répond pas aux normes de sécurité pour accueillir du public. La Basse Division doit donc revoir ses ambitions. Contacté, le collectif n'a pas souhaité s'exprimer et explique prendre « du temps pour repenser le projet ». Mais il promet une programmation pour le printemps.

assurent Benoit Valet, Enora Azé et Trelig Mahé. « Les associations fondatrices apportent des bénévoles, de l'expérience et des facilités de trésorerie ». Le collectif se refuse à solliciter des subventions de fonctionnement auprès des collectivités publiques. « On va essayer de créer un modèle autonome. L'idée que le projet pourrait s'arrêter car on n'aurait plus de subventions nous est insupportable », explique Enora Azé. Mais le groupe ne s'empêche pas d'en solliciter ponctuellement. « Les subventions doivent aider une association à accroître ses activités, pas à vivre », explique-t-il. « On veut s'autogérer. De toute façon, nos associations fonctionnent comme ça depuis quinze ans », constate Trelig Mahé. Si le CLAPS est composé de bénévoles, nombre de ses membres, souvent trentenaires, travaillent dans

ce milieu depuis longtemps. Une expérience qui leur a permis de monter ce projet et qui, espèrent-ils, réussira à le faire vivre.

Un besoin justifié

Vivre de ses activités, certes, mais lesquelles ? Les concerts tout d'abord. Point de départ du projet, la salle compte en proposer trois soirs par semaine. Elle peut accueillir jusqu'à 1 500 spectateurs. Plus de 80 % de la programmation serait à l'initiative d'associations musicales, sur le modèle de ce que propose par exemple le Jardin Moderne. Leur cible ? Les petites et moyennes associations, pour lesquelles les salles rennaises existantes sont souvent trop chères ou inadaptées. « Rennes est bien équipée en salles, mais il y a énormément de demandes. D'autant plus que les mastodontes mobilisent les grosses structures. La ville est victime de son succès », estime l'équipe. Un constat partagé par Béatrice Macé, co-directrice de l'association Transmusicales (ATM). « Rennes est une ville culturelle riche mais qui manque d'outils. Ce besoin de nouveaux lieux est justifié au regard de la diversité des associations et des expériences locales », estime-t-elle. « À l'Ubu [géré par l'ATM], on ne répond pas à toutes les demandes car on n'est pas en capacité de le faire », illustre la célèbre cofondatrice des Trans. Même son de cloche du côté de l'Antipode qui confirme être débordé par les demandes, malgré les 149 groupes de musique accueillis sur la saison. « Il y a une explosion de la pratique culturelle. J'explique ça, notamment, par une population jeune qui a un niveau culturel de plus en plus élevé, et des moyens de pratiques qui sont de plus en plus accessibles. C'est vrai en musique, mais aussi en danse, en arts visuels, en photographie... Le nombre de praticiens explose. Donc on a une demande extrêmement forte de lieux de rencontre », décrypte Thierry Ménager, le directeur de l'Antipode.

Un lieu hybride en gestation

Béatrice Macé, qui accueille favorablement la naissance d'un lieu comme le CLAPS, pointe aussi le besoin de diversité au niveau des structures culturelles. Car des endroits comme le Jardin Moderne, l'Antipode ou l'Ubu fonctionnent dans un cadre contraint. « On est sur des lieux municipaux, conventionnés avec la Ville et subventionnés. On a donc un respect pointilleux de la législation.



RICHARD VOLANTE

De ferraille et de peinture, L'Élaboratoire jaillit comme un éclat déjanté au coeur du boulevard Villebois-Mareuil.

« L'Élabo », voyage à la marge

Les soirées de clôture de l'Élaboratoire sont devenues un passage obligé de la vie culturelle underground rennaise. Toujours sur la brèche, le célèbre squat rennais a bien failli disparaître plusieurs fois ces dix-huit dernières années. Mais les équipes municipales passent, les projets urbains aussi, et les sculptures déjantées de l'Élabo restent. Même si la taille du squat a fortement diminué, aménagement urbain de la plaine de Baud oblige. Mal connu du grand public – qui peut être effrayé par l'aspect marginal des lieux – l'endroit est pourtant un creuset de création. Métallurgie, arts vivants, musique, écriture... Les pratiques y sont foisonnantes et, surtout, libres. Lieu de création et lieu de vie, avec ses multiples caravanes mouvant au gré de ses habitants, l'Élaboratoire accueille surtout un public d'initiés. Mais le squat du boulevard Villebois-Mareuil offre un espace unique à Rennes pour les artistes : gratuit, un peu foutraque, et friand d'expérimentations. Un rôle qu'il a partagé durant quelques années avec l'Ékluserie. Ce squat mythique de la capitale bretonne, situé rue Alphonse Guérin, a été durant trois ans un espace ouvert aux expérimentations sociales, politiques et artistiques. Jusqu'à son expulsion par les forces de l'ordre en 2005.

C'est un cadre de production spécifique », explique-t-elle. Sans compter les missions d'intérêt général dévolues à ces espaces (action culturelle, éducation artistique, etc.). « Il faut parier sur la complémentarité des structures. Ce maillage est essentiel », juge Béatrice Macé. Du côté du CLAPS, on se pose justement comme une structure intermédiaire pouvant compléter l'offre existante. Libéré des contraintes propres aux lieux subventionnés, il mise sur la location d'espaces en journée à des tarifs adaptés à son public. « Le lieu est entièrement modulable. Il est adapté pour des shooting photos, des tournages, des associations sportives, des événements d'entreprises... », énumère Benoit Valet. « On a d'ailleurs démarré notre référencement comme lieu de tournage ». Des revenus qui s'ajouteraient à ceux de son bar et de son petit restaurant.

Au final, un lieu hybride s'inspirant à la fois du Parc des expositions, de la salle de la Cité ou encore du Jardin Moderne. « On veut mettre une structure pérenne au service de projets alternatifs », résume Benoit Valet. Un pari ambitieux, mais nécessaire. ■



CINQ EXPÉRIENCES AU LONG COURS

RÉSUMÉ > Voici cinq démarches qui illustrent la diversité des projets créatifs rennais. Generator encourage l'accompagnement des jeunes artistes, Origami s'intéresse aux talents numériques, le Site expérimental d'architectures invente de nouvelles manières de construire, La collective organise des « dinées » artistiques, tandis que le Jardin Moderne n'en finit pas d'expérimenter des mélodies inattendues.

Generator, la fabrique des artistes

Ils sont quatre. Une fille, trois garçons. Tout juste sortis des écoles d'art de Quimper, Limoges, Brest et Lyon, ils sont déjà au travail dans un endroit pour le moins inattendu : les locaux d'une entreprise de signalétique, dans la périphérie de Rennes. Dans une large mezzanine au-dessus des immenses ateliers, les jeunes gens travaillent dans le bruit des appareils de soudure et le va-et-vient des chariots. Une plongée dans le grand bain qui ne doit rien au hasard. La structure rennaise d'art contemporain 40mcube, est à la manœuvre : « Quand un jeune artiste sort d'une école, il se retrouve souvent seul et le démarrage de son activité professionnelle peut s'avérer très difficile, explique Anne Langlois, cofondatrice de 40mcube. Nous souhaitons travailler sur cette question mais le système des résidences ne nous satisfaisait pas entièrement. » 40mcube a donc imaginé un audacieux projet, en collaboration avec l'EESAB, les centres d'art contemporain de Bretagne (La Criée, La Passerelle, Le Quartier, la galerie du Douvren) et le FRAC, pour tenter de fournir une véritable boîte à outils à des artistes en devenir. « Mais il ne s'agit pas non plus d'un post-diplôme, ajoute Anne Langlois, car ces jeunes ne sont pas étudiants. On s'éloigne d'un parcours scolaire. » En mobilisant des fonds régionaux dédiés à la formation professionnelle, 40mcube a mis au point un dispositif sur une durée de 7 mois, afin d'offrir à ces jeunes des conditions optimales pour produire leurs œuvres.

Accompagnement pas à pas

Lauren, jeune plasticienne fraîchement sortie de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Lyon, s'enthousiasme de cette entrée dans la vie – presque – active : « j'ai candidaté, car j'ai été séduite par le côté ultra-luxueux de Generator », sourit-elle. À la clé : une allocation de recherche de 3 000 euros ainsi qu'une aide à la production. Et surtout, un accompagnement est prévu pas à pas avec des galeristes, des directeurs de centres d'art ou des commissaires d'exposition, ici et à l'étranger. L'originalité d'un tel projet réside aussi dans la connexion avec le monde économique : le cabinet d'avocats Avoxa les a conseillés sur la partie juridique du projet. Une autre entreprise, Self Signal, spécialisée dans les panneaux de signalisation et le mobilier urbain, met à leur disposition



des locaux, ses machines, mais aussi un véritable savoir-faire. « Une entreprise ne doit pas être un truc cloisonné, martèle Jean-Charles Jégo, patron de Self Signal. Nous aimons accueillir des artistes : ça nous permet de travailler différemment et c'est cela qui compte ».

Chaussures de sécurité aux pieds, Victor, ancien étudiant de l'école des Beaux-Arts de Limoges, sourit en évoquant les rencontres avec les salariés de Self Signal : « au début, on était un peu vus comme les envahisseurs. Mais, au fil des pauses-café, on a appris à se connaître. Ils nous ont donné de précieux conseils, notamment en soudure. Cela nous permet aussi de parler de notre travail à un autre public que le petit monde de l'art ». En parallèle, quatre jeunes commissaires d'exposition bénéficieront également du dispositif Generator, mais pour une durée plus courte. Le travail des uns et des autres est loin d'être achevé mais tout porte à croire qu'il sera fructueux. En témoigne le succès immédiat qu'a connu la première promotion l'an dernier : tous ont bénéficié de multiples propositions de résidences et d'expositions, à la sortie de cette expérience. Les œuvres des quatre jeunes artistes seront exposées dans un nouveau lieu expérimental de 40mcube, basé à Liffré. De quoi permettre l'envol du nid de leurs protégés. ■

ANNA QUÉRÉ

Origami veut déployer les talents numériques

Installation pour les enfants intitulée "La Boîte" créée par les studios Studio G&M (Gangpol & Mit) : un ensemble de sculptures multimédia, figuratives et interactives. Coproduction : L'Armada Productions, Nicéphore Cité, Association Electroni[k].



Non de code : Origami. Comme les savants pliages japonais, le projet porté par quatre structures rennaises évoluant dans le domaine du numérique et de la création visuelle et musicale vise à assembler des compétences et à créer des formes d'expression originales. « Nous souhaitons créer une sorte de laboratoire de créativité numérique. Nous sommes installés depuis 2012 dans l'ancienne école Kennedy, dans le quartier de Villejean, mais ce lieu n'a pas vocation à perdurer, sa démolition était même envisagée dès l'année dernière », explique Cyril Guillory, coordinateur général de l'association Electroni[k], qui organise notamment le festival Maintenant, en octobre à Rennes. Avec quatre autres structures – Les sociétés de production Vivement lundi !, son studio Personne n'est parfait, ainsi qu'Avoka et l'Armada Productions –, cette association dynamique dans le champ des arts numériques souhaite disposer d'un local adapté aux expérimentations. Le cahier des charges est déjà prêt, et la localisation potentielle, identifiée. Nos créatifs 2.0 rêveraient de poser leurs palettes graphiques et leurs tables de mixage dans l'une des anciennes halles de la Courrouze. « Nous avons besoin d'un espace de création flexible de 100 m² environ que l'on puisse "mettre au noir", d'un atelier de production bois-métal, qui existe déjà mais

que l'on pourrait mutualiser », énumère Cyril Guillory. L'idée, loin d'être encore concrétisée, fait doucement son chemin. Des contacts ont été établis avec Rennes Métropole et la société d'aménagement Territoires qui pilote le développement de ce nouveau quartier. La petite halle, située près des terrains militaires et de la future station de métro, pourrait a priori répondre aux attentes du collectif. Vu l'état du bâtiment, dont il ne subsiste que les murs, de sérieux aménagements s'imposent, mais déjà, un projet architectural est en cours. Si tout se déroule comme prévu, ce projet d'envergure pourrait voir le jour à l'horizon 2018-2019, moyennant un investissement sans doute supérieur au million d'euros.

Partenariat européen

Côté financement, Cyril Guillory réfléchit à la piste européenne : « Nous travaillons dans le cadre d'un projet européen Europe Créative. Nous remettons notre dossier en octobre 2016, avec un partenaire belge, Kikk, le festival international du Digital à Namur. Mais nous privilégions des projets qui créent de la valeur, pour générer leurs propres ressources », confie-t-il.

Au cours de l'échange, un nom revient à plusieurs reprises, comme un modèle. Celui de Stereolux, sur l'île de Nantes, un espace de création dédié aux musiques actuelles et aux pratiques numériques qui fait référence. La Courrouze va prochainement accueillir le nouvel Antipode, labellisé Salle de musiques actuelles (SMAC), et lui adjoindre à proximité un lieu ouvert sur le numérique prendrait évidemment tout son sens. Car comme le souligne Cyril Guillory, par ailleurs membre du directoire de la French Tech Rennes/Saint-Malo : « À Rennes, on trouve des lieux de diffusion pour des expositions, des spectacles, de l'art contemporain. En revanche, des lieux de travail, c'est plus difficile, avec un obstacle de taille, lié au coût ». Dans cette dynamique, le projet Origami pourrait servir de tête de pont et de lieu fédérateur ouvert sur des pratiques complémentaires. « Nous revendiquons la porosité avec d'autres acteurs, les écoles, les collectifs d'artistes comme la Sophiste, Mille au Carré... Nous voulons accélérer les créations avec les collectifs », conclut le coordinateur d'Electroni[k]. Le numérique comme créateur de liens, en quelque sorte. **X.D.**

Le SEA fait de l'architecture « autrement »



Au bout du plongeur, il y a parfois la mer. Ainsi est né l'acronyme SEA (à prononcer à l'anglaise), qui désigne le Site Expérimental d'Architectures, abrité au sein du manoir de Tizé, à Thorigné-Fouillard. Depuis dix ans, l'association Au bout du plongeur (ABDP) y a élu domicile et y développe une plateforme artistique et culturelle qui explore des thématiques variées. « Nous souhaitons offrir un outil novateur où les artistes et les citoyens œuvrent ensemble à une nouvelle génération de projets culturels, artistiques, sociaux, politiques... Autant de domaines qui ne se côtoient pas tant que cela », souligne Dominique Chrétien, membre fondateur et responsable de l'association. Fort de ses quelque 200 adhérents, Au bout du plongeur invente en permanence de nouvelles manières de « faire ensemble ». « Beaucoup d'artistes déplorent le manque de lieux pour expérimenter. Ici, on tente, en toute liberté, on prend le risque de susciter des rencontres », ajoute Dominique Chrétien.

Et les architectures – puisque le pluriel est de rigueur – dans tout cela ? La question est née avec l'usage du lieu, ce fameux manoir du 14^e siècle niché dans la campagne rennaise, au charme indéniable mais guère adapté aux résidences hivernales (il n'y a pas de chauffage !). Désireux, selon leurs propres termes, de « réinventer les lieux » plutôt que de les abandonner, les architectes rennais Cécile Gaudoin et Mickaël Tanguy ont proposé à l'association de travailler dans la durée sur la question des usages de Tizé. Ainsi est né le SEA. L'association ABDP s'est vue confier un marché de réflexion et d'études intellectuelles par Rennes Métropole afin de

phosphorer à la mise en œuvre du projet. Et comme à l'accoutumée chez Au bout du plongeur, le jeu n'est jamais loin ! « Nous défendons l'idée d'une approche ludique de ces questions sérieuses », souligne Cécile Gaudoin, qui a utilisé un jeu initialement conçu pour l'habitat participatif afin de stimuler la créativité collective lors des réunions du club SEA. Sous cette dénomination se réunissent régulièrement des invités référents. Ce fut le cas, en janvier, à l'Aire Libre à Saint-Jacques de la Lande. Se sont retrouvés autour de la table un avocat, une plasticienne, un urbaniste, une représentante de Rennes Métropole, une élue de Thorigné-Fouillard... Avec pour objectif ce soir-là de réfléchir à la question sensible de la maîtrise d'ouvrage (publique ou privée) à mobiliser pour engager les travaux sur le site de Tizé.

Partager les expériences

« Nous encourageons clairement une réflexion décalée pour imaginer des solutions différentes », explique l'architecte, qui envisage, avec l'équipe du SEA, de créer un séminaire national sur la question de l'expérimentation en architecture au printemps prochain. Ceci, afin de pouvoir fédérer et partager les expériences et les parcours des acteurs. Le SEA envisage ainsi d'appliquer sa méthodologie mise au point dans le cadre de Tizé à d'autres projets de la métropole rennaise ou d'ailleurs. Avec, à chaque fois, le respect des quatre points fondateurs de cette démarche originale : l'attention portée au contexte, l'ouverture interdisciplinaire, une réelle préoccupation éthique, sans oublier de revisiter les manières de faire habituelles. Pour être singulière, l'aventure n'en est pas pour autant aisée : les financements sont complexes et les prises de décisions longues. Mais déjà, les premières expérimentations démarrent, notamment celle de l'architecte Charles Motte qui vise à réhabiliter le manoir du 14^e siècle pour y accueillir un atelier de construction. Le sérieux et l'engagement des professionnels mobilisés autour de ce projet atypique méritent un soutien. Comme en écho à la devise d'Au bout du plongeur, qui affirme que « dans une démocratie, rien n'est écrit de manière immuable : l'avenir, qu'il soit personnel ou collectif, est toujours à inventer ». L'architecture n'échappe pas à la règle. ■

X.D.

Avec la Dînée, l'art s'invite au souper



L'inspiration est venue de Detroit. Dans cette grande ville du Michigan broyée par la crise, où prospèrent désormais des friches industrielles, une expérience a fait son chemin : Detroit Soup invite des habitants à venir partager un repas pour 5 dollars et à rencontrer des artistes. En un pitch de 4 minutes, ceux-ci présentent leur projet, puis les dîneurs votent et l'artiste qui a récolté le plus de voix repart avec les fonds recueillis. À Rennes, les jeunes artistes plasticiens de La Collective s'interrogent sur la place de l'art dans notre société contemporaine. D'emblée, l'idée de Detroit soup leur parle. « Cela correspondait à un constat social et économique : en gros, quand on est un jeune artiste, on n'a pas de sous, explique Johanna Rocard, cofondatrice de la Collective. Nous voulions soutenir la jeune création contemporaine. » Au-delà du financement, la question de la mise en relation des artistes avec le public s'impose. « Le grand public se sent souvent très éloigné de l'art contemporain : les vernissages ne lui sont pas destinés, les colloques encore moins. Où peut-on rencontrer les artistes ? » Quoi de mieux, alors, que de s'attabler autour d'un repas pour réaliser cette médiation ? Amateurs de bonne chère, les artistes de La Collective imaginent un souper original, qu'ils décident d'appeler La Dînée : tous les 2 mois,

un lieu culturel leur ouvre ses portes pour organiser un repas d'une trentaine de personnes. Vient qui veut. « Le convive paye 13 euros, explique Johanna Rocard. Cette somme comprend 3 euros de frais de bouche et les 10 euros restants permettront de financer un projet artistique. Le soir de cette Dînée, trois artistes viennent présenter leur projet en cours. Tout le monde en discute, puis on vote. » L'artiste repart avec 300 euros environ. « Mais attention, ce n'est pas la Star-ac' pour les artistes ! Nous ne sommes que les intermédiaires, nous créons les conditions de la rencontre. » Les jeunes plasticiens de La Collective décident ensuite d'adapter l'expérience de La Dînée au jeune public, avec La Goûtée. Autour de plusieurs rendez-vous, les enfants découvrent le travail des artistes de manière concrète : « l'idée de La Goûtée, c'est aussi de faire travailler les questions de citoyenneté, à travers la rencontre et le vote », sourit Johanna Rocard.

Café 420

Un objet de convivialité essentiel manquait pourtant à ces amoureux du repas partagé : le comptoir d'un café. Mais pas n'importe lequel. Un café nomade, démontable, migrant. Mis au point par les architectes du Bureau cosmique, le café 420, est fait de bois massif et équipé de systèmes de rangement. Là aussi, le remue-méninges de La Collective a accouché d'un nom énigmatique mais ô combien évocateur : Le café 420. C'était le nom donné à une cantine ambulante qui passait dans les tranchées pendant la Première guerre mondiale. Un lieu éphémère de convivialité où il faisait bon se retrouver. Ici, au Café 420, tout repose sur la cafetière, choisie pour son exceptionnelle lenteur. « Il faut 15 minutes pour que le café passe ! Le temps de prendre contact, d'amorcer une discussion. L'artiste montre son travail, mais décrit également les conditions économiques, parfois précaires, de l'exercice de son métier ». Aujourd'hui en escale au Phakt au Colombier, le café 420 émigrera bientôt à Pasteur, puis à l'école des Beaux-Arts. Ce lieu convivial est aussi un espace de discussion interprofessionnel : en sirotant ce café serré et délicieux, les membres de La Collective ont récemment échangé avec des animateurs de Canal B sur la façon dont on peut parler des arts visuels à la radio. À la fortune du pot. ■

ANNA QUÉRÉ

Le Jardin Moderne, creuset de la création musicale

Mermonte, Juveniles, Ladylike Lily... Des pépites montantes de la scène pop rennaise, que l'on a pu croiser sur les scènes des Transmusicales, des Vieilles Charrues ou des Eurockéennes. Leur point commun ? Toutes sont passées, à un moment ou un autre, par le Jardin Moderne. Qui pour répéter, qui pour enregistrer. Monter sur scène aussi. Et surtout pour glaner toutes ces informations précieuses aux musiciens en voie de professionnalisation : les déclarations de droits d'auteur à la Sacem, les règles de base pour l'organisation d'un concert, la prise de son en studio... Car le Jardin Moderne, c'est d'abord cela : un lieu « couteau suisse », offrant tous les outils nécessaires pour développer un projet musical. Installée depuis 18 ans près de la route de Lorient, l'association propose notamment sept studios de répétition, une salle de concert et un centre ressources. Qu'ils soient professionnels ou amateurs, musiciens et techniciens peuvent y répéter, s'exercer, s'y former, enregistrer démos et maquettes. Tandis que toutes les personnes amenées de près ou de loin à programmer de la musique (gérants de bars, tourneurs, associations) peuvent trouver auprès de son équipe une réponse à leurs questions. Le tout à des tarifs défiant toute concurrence, statut associatif oblige.

La liberté d'expérimenter

Le credo du Jardin Moderne ? Encourager la liberté d'expérimentation. En cela, il est à la fois acteur et bénéficiaire du foisonnement associatif et culturel rennais, quitte à frôler parfois la surchauffe. Un exemple de ce « do-it-yourself » (« fais-le toi-même ») culturel ? La plupart des concerts programmés en son sein sont organisés de A à Z par des associations musicales, accompagnées ou non par les équipes du Jardin. Preuve qu'expérimentation et diversité culturelle font bon ménage, sa scène a vu passer - rien que ces deux derniers mois - du noise rock, du hip-hop, de l'acid techno ou encore du brutal death metal. Un creuset artistique indispensable à la scène musicale dont Rennes aime s'enorgueillir. Mais un modèle économique fragile. Bien sûr, le Jardin Moderne du 21^e siècle n'a plus grand-chose à voir avec la jeune association qui l'a fait naître en 1998 : acteur



culturel majeur dans la ville, elle vient d'être labellisée Scène de musique actuelle (SMAC) par l'État. Par ailleurs, son cofondateur, Benoît Careil, est aujourd'hui adjoint de la maire de Rennes à la culture. Mais comme elle le rappelait en mars dernier lors de la présentation de son bilan financier, la structure est fortement dépendante des fonds publics (Ville, Région, Département, DRAC, etc.). Ceux-ci représentaient 59 % de ses recettes en 2014. Si ses comptes étaient à l'équilibre, ses recettes propres (activités, restauration, adhésions) ont légèrement diminué entre 2012 et 2014, passant de 290 000 à 260 000 euros. Dans ce cadre contraint, certaines innovations passent parfois à la trappe. Le novateur Jardin Numérique, festival dédié à la bidouille numérique (code, imprimante 3D, etc.), n'a ainsi pas survécu à sa troisième édition, faute de subventions. ■ AMÉLIE CANO

RENCONTRE

Jesse Lucas mixe les sons et les images

RÉSUMÉ > Pionnier de la scène V-Jing française, le Rennais Jesse Lucas développe des spectacles et des installations sonores et vidéos qui touchent un large public, en France et à l'international. Il fait partie de cette génération très ouverte sur le monde, qui apprécie la ville pour son cadre de vie, mais déplore que celle-ci ne soutienne pas plus massivement certains projets ciblés.



TEXTE > **XAVIER DEBONTRIDE**



RICHARD VOLANTE

Quel est le point commun entre le Diskograph, les aventures de Rick le cube, le projet We code expo ? Derrière le lecteur de disques graphiques, le petit personnage animé en forme d'œuf carré et la borne interactive qui reprend les principes de la programmation numérique se cache un même artiste, le Rennais Jesse Lucas. Ce trentenaire à lunettes, passionné de musique électronique et de multimédia, est l'un des pionniers de la scène VJ française. Le VJ ? Une sorte de DJ où la vidéo remplace le disque ! En clair, un spectacle total mixant musique et images, créations virtuelles et interprétations en direct. Lorsqu'il n'est pas sur les routes pour un spectacle ou en résidence artistique pour développer de nouveaux concepts, Jesse Lucas peut être aperçu du côté du Jardin Moderne, au sein de la structure de production d'arts numériques Avoka, dont il est l'un des piliers avec son complice Erwan Raguene, et avec lequel il forme le duo Sati.

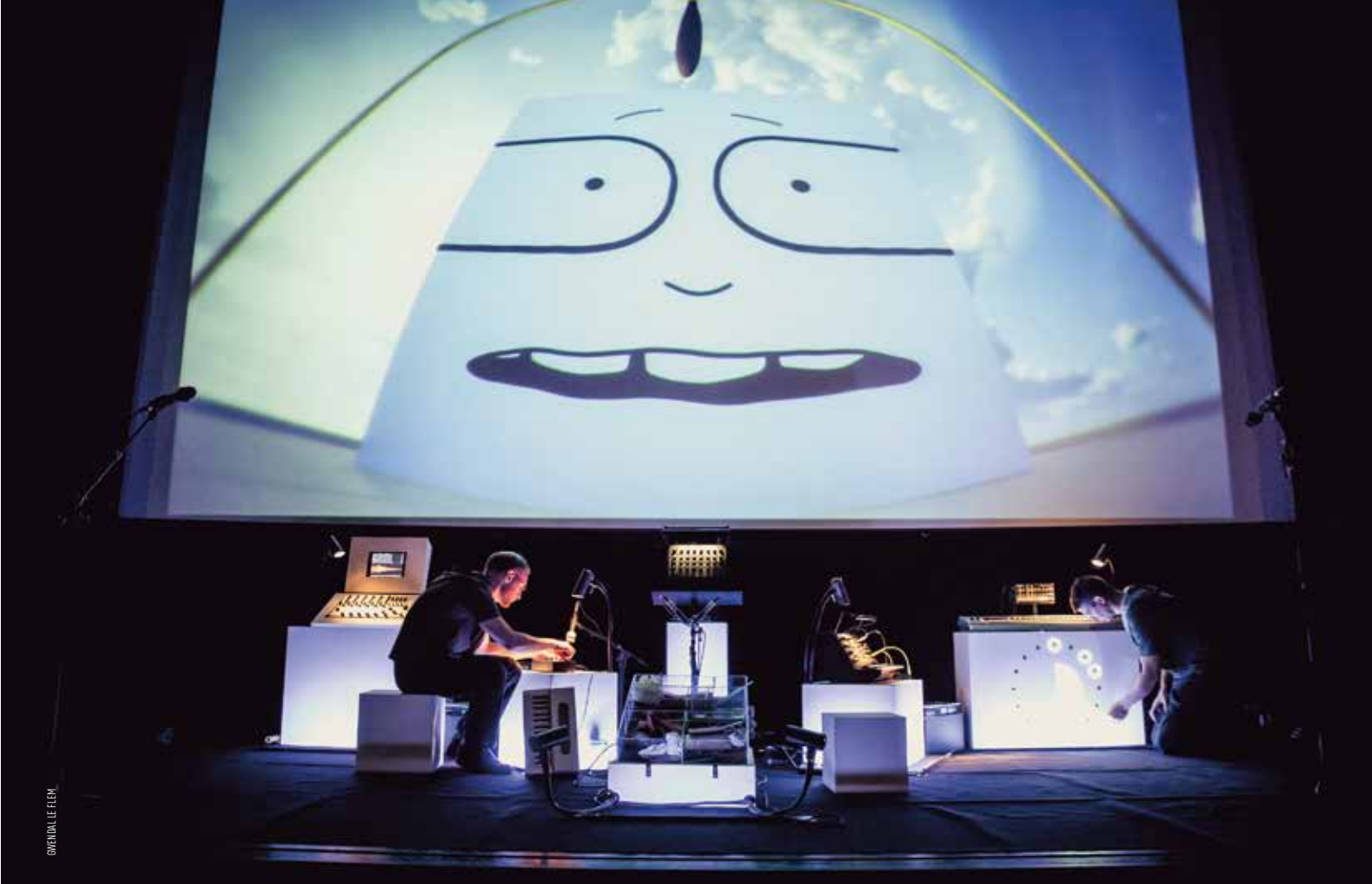
Lorsqu'on l'interroge sur la création à Rennes, il se montre plutôt prudent. « J'y suis bien pour ma vie privée, peut-être davantage que pour ce que cela m'apporte dans le travail, analyse-t-il. Je crois que les créatifs apprécient

Rennes pour le concept de "ville à taille humaine", le cadre de vie, plus que pour les possibilités offertes dans leurs activités professionnelles. Mais je dirais qu'à Rennes, je suis à la maison. »

Le jugement pourrait paraître un brin sévère, s'il n'était étayé par une longue pratique des milieux artistiques locaux. « Dans mon travail de création et la fabrication des spectacles, j'ai eu souvent tendance à aller travailler en dehors de Rennes. À mes yeux, cette ville est presque victime de son succès. Les gens en ont une image très positive de l'extérieur. On parle de ville participative, de ville créative... Mais mon sentiment, c'est qu'à Rennes, la collectivité donne souvent l'impression de vouloir soutenir toutes les initiatives pour ne fâcher personne, et que du coup, elle saupoudre les aides, ce qui les rend moins efficaces. »

Rick le cube en Asie

Comme d'autres artistes de sa génération, il évoque lui aussi le Stereolux, à Nantes, comme un lieu ressources idéal dans son domaine. Pas étonnant, donc, qu'on le



GOVERNAL LE FLEM

retrouve dans les projets évoqués par Cyril Guillory, d'Electroni[k], pour imaginer un lieu de création d'arts numériques et visuels à La Courrouze (lire page 38). Si l'étiquette « artiste numérique » l'agace un peu – « cela ne veut rien dire, nous utilisons des outils numériques pour créer des œuvres artistiques », rappelle-t-il –, il observe que cette dimension commence à intéresser les métropoles, notamment dans une logique de promotion et d'attractivité. Le Dyskograph, dévoilé lors du festival Maintenant ! organisé à Rennes par Electroni[k] en 2012, a ainsi rencontré un réel succès par la suite dans de nombreux festivals et expositions. De même, l'installation IF, du projet We code expo, vient d'être présentée à la Médiathèque de Vitré et au Stereolux de Nantes, avant de connaître, espère Jesse Lucas, un développement plus important, à travers la réalisation d'une véritable série de bornes interactives et créatives qui permettra de les proposer à un plus large public pour leur apprendre les rudiments de la programmation de manière ludique et instinctive. Pour l'heure, l'artiste s'attelle à de nouveaux projets à dimension internatio-

nale. Son personnage-fétiche s'apprête à faire ses valises pour l'Asie : le nouveau spectacle pour enfants *Rick le cube et les Mystères du temps* sera présenté fin mars à Tokyo dans le cadre du festival Digital Choc, avec le soutien de l'Institut Français, et une tournée de dix représentations est prévue en juillet en Chine. Pas mal, pour une idée née à Rennes et qui a été présentée pour la première fois au public à l'Antipode il y a sept ans ! ■

Le nouveau spectacle pour enfants *Rick le cube et les Mystères du temps*. Il sera présenté en Asie au printemps et à l'été 2016.



L'installation *We code expo* est basée sur des bornes interactives destinées à familiariser le grand public avec la programmation.

GOVERNAL LE FLEM

LES ATELIERS DU VENT

La friche artistique est-elle soluble dans l'urbanisme ?

RÉSUMÉ > Prenez une friche industrielle à la lisière de Cleunay, avec une usine désaffectée : confiez-la à un collectif d'artistes. Puis transformez l'environnement. Construisez 350 logements, des rues, une place... Et conservez, en son cœur, ce drôle de lieu autogéré. Qu'obtiendrez-vous ? Début de réponse avec les Ateliers du Vent.



REPORTAGE > **AMÉLIE CANO**



AMÉLIE CANO
est journaliste indépendante
et membre du collectif
YouPress. Elle est membre
du comité de rédaction
de *Place Publique Rennes*.

Un jeudi soir, rue Alexandre Duval, en lisière du nouveau quartier de la Courrouze. L'ancienne usine Amora, repaire des Ateliers du Vent, se dresse au milieu des engins de chantier et des immeubles flambant neufs. À ses pieds, une esplanade en construction est vouée à devenir la place centrale de ce nouvel espace résidentiel. Mais pour l'instant, elle accueille une étrange installation de bric et de broc, faite de containers, de lumières fluorescentes et de pseudo-cabines de téléportation en plastique. Bienvenue dans Train de Vie, une œuvre créée par le collectif d'artistes La Sophiste et des jeunes de l'association Tout Atout, accueillis en résidence durant quinze jours par les Ateliers du Vent. Mi-théâtre, mi-installation sonore, le tout en plein air et gratuit : une création qui correspond bien à l'esprit expérimental des Ateliers du Vent. Mais c'est peu dire que le spectacle tranche avec le reste du paysage. Aux décors en bois et en rubans magnétiques s'opposent les hauts immeubles cubiques et modernistes typiques de la Courrouze.

Depuis 2013, les Ateliers du Vent ont vu pousser les immeubles de la ZAC Claude Bernard-Alexandre Duval.

Quelques visages curieux apparaissent parfois aux fenêtres éclairées pour regarder les spectateurs qui déambulent dans ce drôle de manège malgré la nuit et le froid.

Parmi ces visiteurs bien emmitoufflés, il y a Lou, venue en voisine. Cette femme d'âge mûr vient pour la deuxième fois aux Ateliers du Vent. Elle dit apprécier avoir « un lieu pas formaté » dans le quartier, selon ses mots. L'expression correspond tout à fait à l'endroit. « Les Ateliers du Vent sont un lieu d'expérimentation, dans le sens où l'on expérimente à tous les niveaux de la création : du départ de la pensée jusqu'à la diffusion de l'œuvre », explique Régis Guigand, l'un des cofondateurs des Ateliers. Un lieu pluridisciplinaire aussi : arts visuels, sonores ou numériques, écriture, théâtre, musique, poésie... Les pratiques de la trentaine d'artistes et techniciens établis ou associés sont larges. « On n'a pas d'a priori. La seule chose difficile serait d'accueillir un groupe de rock car les bâtiments ne sont pas suffisamment insonorisés », sourit François Doré, le président du conseil d'administration de l'association.

Quand les immeubles avalent le terrain de jeu

Nés en 1996, les Ateliers du Vent ont longuement bourlingué à travers Rennes avant de poser leurs valises à Cleunay en 2006. Grange, maison, immeuble puis usine : à chaque fois, des lieux désaffectés ou presque, investis par les artistes et transformés. Mais c'est la première fois que les Ateliers du Vent se retrouvent au cœur d'un espace, la ZAC Claude Bernard – Alexandre Duval, bouleversé de manière aussi radicale par d'autres projets. Le vaste terrain vague qui jouxtait l'usine, espace de jeu et d'expérimentation idéal pour les artistes, a désormais laissé la place à des immeubles et des entrées de parking. Face à une telle révolution urbaine, difficile pour les Ateliers du Vent de ne pas s'en emparer artistiquement. « Penser l'espace public, c'est quelque chose que nous faisons depuis longtemps. Nos Vilaines balades, par exemple, invitaient les gens à déambuler dans des lieux énigmatiques du quartier :



des petits squares, des jardins, des caves... Mais penser l'aménagement, ça, c'est lié à la transformation du quartier », expliquent d'une même voix Régis Guigand, François Doré et Sophie Cardin, plasticienne. Qu'est-ce qu'une ville rêvée ? Où placer un point zéro sur la carte d'un quartier tout juste né ? Comment imagine-t-on le futur d'un lieu créé ex nihilo ? Autant de questions qui infusent la programmation des Ateliers du Vent cette année, avec par exemple la résidence de la plasticienne Magda Mrowiec autour du thème de la cartographie ou encore le court-métrage de fiction de Régis Guigand et Candice Hazouard, Futurrrr, qui sera projeté cet été. L'an dernier, les peintures décalées d'autoroute ou de montagnes réalisées par Sophie Cardin, inspirées des panneaux de promoteurs, avaient aussi fleuri à travers le chantier.

Des artistes aux réunions de quartier

Au-delà de la création artistique, l'association a aussi mis les mains dans le cambouis. Elle participe à des réunions avec Territoires & Développement, la société d'aménagement urbain de Rennes Métropole, et à des réunions de quartier avec les nouveaux habitants. « Les gens nous demandaient si on allait faire du bruit, s'il y aurait beaucoup de voitures, si on allait faire de la métallurgie... », énumère Régis Guigand, « c'est important de se rencontrer et de parler, sinon il y a des inquiétudes ». Car ces nouveaux habitants ont emménagé au moment où les Ateliers du Vent ont fermé leurs portes pour travaux (voir encadré page suivante) : artistes comme habitants, ces nouveaux voisins vont donc devoir apprendre à cohabiter. Ainsi, terminées les longues soirées festives en extérieur : elles s'achèveront désormais à 22 heures pour ne pas gêner les voisins. Bon gré, mal gré, les Ateliers du Vent ont réussi à imprimer – un peu – leur patte dans ce nouvel espace. Une zone piétonne a ainsi été conservée au pied de leur usine. Et ils organiseront en mai un atelier consacré au mur antibruit qui longera la voie ferrée afin d'imaginer ses futurs usages.

Le risque de perdre son âme ?

« Les Ateliers du Vent n'ont jamais été un lieu de création coupé de leur quartier. On a toujours eu une attention aux voisins. On n'est pas une association « de » quartier, mais une association « dans » le quartier », expliquent François Doré, Sophie Cardin

Du bonheur de l'autogestion artistique...

Lorsqu'on demande à Sophie Cardin, Régis Guigand et François Doré l'intérêt d'avoir un espace géré par ses artistes, les réponses fusent. « Gérer son propre lieu, c'est essayer que la part artistique reste la plus importante. Une logique artistique ne va pas dans le même sens qu'une logique de lieu ». En clair ? Des artistes ne prennent pas les mêmes décisions que des administrateurs. « Une logique de lieu, c'est par exemple louer davantage de salles quand on a besoin d'argent, au détriment d'espaces gratuits mis à disposition d'artistes pour des résidences », expliquent-ils. « L'autogestion permet aussi de croiser les pratiques artistiques. Ça favorise les rencontres, les frottements pour que les choses infusent... Quand tu as un projet de danse ou de théâtre, c'est relativement facile de trouver un appui. Mais dès que ton projet est à la frontière de pratiques artistiques, tu sors des cases. Nous, c'est là que nous avons souhaité nous positionner ».

et Régis Guigand. En témoigne notamment l'AMAP hébergée depuis un an dans ses murs, et qui attire des habitants de Cleunay, d'Arsenal-Redon ou de la Courrouze. C'est par ce biais que Françoise Buot, membre de l'association d'habitants Courrouzifs, vient chaque jeudi dans l'usine. « Ce lieu est un foisonnement d'idées, de créations. C'est une chance de l'avoir dans le quartier. Même s'il faut parfois mettre le nez dedans pour comprendre ce qu'ils font », note-t-elle à juste titre, le côté pluridisciplinaire du lieu n'étant pas toujours facile à décrypter pour les novices. Ex-friche artistique au cœur d'un urbanisme triomphant, les Ateliers du Vent sont aujourd'hui à la croisée des chemins. Bien obligée de s'intégrer dans ce nouvel environnement, l'association ne se veut pas, pour autant, animatrice de quartier. Mais saura-t-elle rester avant tout un lieu de création, alors que Territoires la baptise déjà « pôle culturel » dans ses plaquettes de communication ? ■



Ouverture officielle en septembre

Propriété de la Ville de Rennes, l'ancienne usine Amora a été confiée aux Ateliers du Vent par la mairie en 2006. Dès cette époque, des travaux de mises aux normes du bâtiment étaient prévus. Ceux-ci n'auront finalement démarré... qu'en octobre 2014. Afin de ne pas abandonner totalement le quartier, les Ateliers du Vent ont poursuivi une partie de leurs activités artistiques dans trois containers rouges installés au cœur du chantier. Après 18 mois de fermeture, l'usine va rouvrir officiellement en septembre. Les Ateliers du Vent pourront désormais accueillir plus largement du public dans leur vaste hall au rez-de-chaussée, tout en hébergeant une dizaine d'ateliers d'artistes. Si le lieu est autogéré, il reçoit tout de même des subventions publiques. Celles-ci représentaient 60 % du budget avant les travaux, l'association espère les faire diminuer à 40 % du budget après la réouverture.

Train de vie, création du collectif d'artistes
La Sophiste et des jeunes de l'association
Tout Atout s'est déroulée les 21 et 22 janvier
aux Ateliers du Vent.

L'ATELIER D'ARAN

Un lieu « à la frange » au cœur de la ville

RÉSUMÉ > *C'est une adresse qui se transmet de bouche-à-oreille, non loin de la Vilaine. On y croise des tas de gens, des artistes, des spectacles, des images et des musiques. L'atelier d'Aran échappe aux catégories habituelles, mais crée de la rencontre et de la complémentarité. Plongée dans une arrière-cour pleine de ressources. Humaines.*



REPORTAGE > **GILLES CERVERA**



GILLES CERVERA
est membre du comité
de rédaction
de *Place Publique* Rennes.

Passez le porche, sombre, presque à tâtons. Vous ouvrez la lourde porte, la lumière apparaît vive même s'il pleut. La cour est serrée, les deux portails sont face à vous dont celui, avec une enseigne assez peu professionnelle, marquée l'Atelier d'Aran.

Vous êtes dans le cœur du corps de la ville. Les industries ne scandent plus les rives proches de la Vilaine mais ce quartier jadis industriel, à l'ombre désormais des maisons sur les toits et du paysage de Chemetoff vibre encore entre les bâtiments, au fond des courées. Entrons dans un atelier singulier.

S'y élèvent des voix, s'y fabriquent des images, s'y retrouvent des publics. Hétérogènes, on le verra, plutôt trentenaires quand même, bien que certains dépassent la moyenne, et largement.

Les publics de l'Atelier d'Aran varient avec la fabrication au banc d'essai et les produits à présenter. Aran est une aventure créative, artistique, esthétique. Ce qui a lieu ici est à la marge de tout, « à la frange », préfère dire l'un



RICHARD VOLANTE

de ses fondateurs, le témoin historique, Antoine Tracou. À la frange, en plein cœur de la ville, le recoin est baroque, tient d'un bric à broc, berlinois, vaguement destroy, carrément marrant, « un parfum de fond de cour », dit Antoine. Davantage que « le charme du lieu », c'est le processus démocratique qui en est la raison première. « De démocratie directe », dit l'hôte, rien que ça.

Chaînon manquant

Antoine Tracou est documentariste, réalisateur, il fabrique de l'image depuis longtemps. Son déménagement Paris – Rennes date de 2008, année où il se pose avec Ariel Nathan, décédé en 2012. Ce à quoi les deux compagnons réalisateurs tiennent, c'est à mettre en acte le chaînon qui manque. L'espace entre les télés acheteuses, la commande, les boîtes de production et les auteurs. Ces derniers travaillent en solo, l'atelier d'Aran (Ar comme Ariel et An comme Antoine) viendrait répondre associativement à ce manque, à trois niveaux : la diffusion,

la production et la formation. Sous un format nouveau. Et sous ce nom d'Aran qui réfère directement au docu culte, *L'homme d'Aran*, de Flaherty, sorte de prémices à la collection *Terre Humaine* de Jean Malaurie chez Plon, aux travaux fondateurs de Tillion ou de Levi-Strauss.

L'Atelier est un interstice dans la ville, mais c'est d'abord une expérience partagée, insiste Antoine Tracou. Ils sont quatre qui cohabitent en continu dans ces coursives tordues, sur cette mezzanine foutraque, dans ces bureaux alvéolaires. S'il y a des temps suspendus, il y a ici un lieu suspendu. Une enclave bisarroïde où les uns échafaudent, les autres montent, coupent, visionnent les rushes sur écran. Au-delà de cette fabrique, de cette production qui pourrait « avoir lieu n'importe où », le collectif répond à un autre appel.

« Ni une MJC, ni un bar, ni une salle estampillée », l'Atelier se donne à voir par la négative, alors que sa positivité crève les yeux. Il se passe ici ce qu'il ne se passe pas ailleurs, mais quoi ? Demandez aux artistes

Le 16 janvier l'atelier d'Aran a accueilli le collectif Olaff et Ses Chiens pour la projection du docu-concert *Comment raymond domenech a raté son bac*, l'histoire secrète de la dernière victoire de Rennes en coupe de France fantasmée par le collectif. À la suite du docu-concert, Olaff et ses chiens ont présenté une démo de leur nouveau projet de BD-concert, d'après *Ergün l'errant* de Didier Comès.





RICHARD VOLANTE

À l'Atelier d'Aran, le temps de l'échange est indissociable de la programmation artistique.

qui souhaitent éprouver pour la première fois un public, mettre à l'épreuve leur nouveau son, leurs inventions, leurs imaginations. Les soirées se succèdent à Aran mais vous n'en saurez rien tant que vous ne serez pas cooptés.

Bouche-à-oreille

« La démocratie directe » est subtile car d'abord discrète. Aran est un lieu privé, un espace privé, associatif donc, et vous ne verrez ni affiche, ni flyer en ville annonçant telle ou telle soirée. Vous serez averti par le bouche-à-oreille, vous entendrez parler, vous sentirez l'odeur de soupe ou les fumets de chili, et là, si la jauge le permet, vous passerez les portes et, après le sombre porche, le risque est d'être toujours surpris.

Car une démocratie s'invente ici, avec un collectif sans chef, une décision avouée subjective mais comme elle est discutée, elle devient partagée : « un incubateur de démocratie directe » dixit Antoine, rien de moins que de l'expérimental en actes, tant dans les projets présentés que dans la structure qui les présente. C'est une asso sans

CA, mais si l'on vous dit le 10 et le 30, vous avez les dates où les actifs d'Aran se réunissent, discutent, reçoivent les auteurs et, subsidiairement, vous avez l'adresse, ce qui est délicat, car l'article doit garantir une certaine cohérence politique ! Ce qui compte avant tout, c'est peut-être moins le résultat, ce spectacle nouveau, cette soirée créative, ou cette journée artistique incroyable, un peu nouvelle dans la forme, déjantée ou pas, ce qui compte c'est ce qui conduit à cela : le processus. À la manière dont Patrick Bouchain a voulu mettre en forme le processus d'Université foraine – dont il est par ailleurs question dans ce dossier et qui est devenu l'Hôtel à projets (lire pages 9 à 19), l'objectif clairement exprimé par les ateliéristes d'Aran, c'est le levier sociétal, l'effort discret et très minuscule de faire bouger rien de moins que le monde. L'effort se veut microscopique, la posture est discrète, l'ambition secrète tient de la mégalomane envie que tout soit bousculé et que tout se transforme. Si vous êtes donc cooptés – ici, c'est le mot en usage, vous voilà prévenu –, et que vous vous asseyez, que verrez-vous ?

Rien de plus normal ni sérieux que ce public attentif face à un projet artistique en train de se laisser découvrir. Dans rien de plus concret que cet entrepôt des possibles. Les créateurs trouvent à l'Atelier d'Aran une lumière qui s'éteint à temps, un noir parfait et donc les conditions de leur performance.

Circuit court

Antoine Tracou parle ici de « tiers-secteur ». Le tiers lieu n'est pas loin. Le tiers-secteur serait ce mélange politique, éthique et social. L'idée est de ne rien demander à quiconque, pas de subvention vers l'Atelier d'Aran, uniquement de l'autofinancement et de créer, sans avoir l'air, une connivence, des rapprochements, de l'économie sociale et solidaire en train de se faire.

Les produits de la soupe sont de circuit le plus court possible, les « mamies punks » qui la mitonnent sont thorépholéennes mais ça, on avait quasiment promis de ne pas le dire, donc cela reste entre nous. Sauf que la soupe est bonne et le tajine préparé par une experte de Maurepas laisse toujours l'envie d'en reprendre. De l'art consommé du consommé et surtout de loger la cuisine dans le partage et secondairement dans un choix culturel.

Le public vient donc sans communiqué de presse, uniquement par les réseaux de réseaux, les proches de proches, et les cercles se sont au fil de l'eau élargis comme les propositions artistiques.

Antoine Tracou apprécie que Rennes soit « pas mal doté » d'un point de vue culturel. À chaque niveau de l'édifice se sont inscrites des complémentarités efficaces. De l'institution lourde, aux structures intermédiaires et aux alternatives, les cases sont parfaitement remplies sauf que pour « l'hybride et l'inattendu », ce qu'un programme annuel ne peut pas anticiper, le souple, le volatile, le spontané, la case restait vacante, l'est encore, car impossible à remplir à ceci près qu'Aran le tente.

Ce n'est pas une invective, encore moins une accusation vers quiconque, c'est un constat d'offre et Antoine dit que l'Atelier se positionne exactement là. Son souci : que cela perdure au-delà des fondateurs, ce qui semble en bonne voie.

Au programme de l'Atelier d'Aran, ces derniers temps, un défilé de mode et une violoncelliste presque octogénaire dont les solistes sont déjà des virtuoses internationaux. Ce soir où nous y passons, soupe, vin chaud, galette saucisse et un ciné concert. Quid ? Deux musiciens

précis et complets dialoguent avec une image décomposée, recomposée de la Coupe de France Lyon-Rennes, pardon Rennes-Lyon 1971, c'est le collectif Olaff et ses chiens, Olaff est à l'ordi, les chiens sont musiciens, ou l'inverse ! Soirée typique, peut-être pas, rien ici ne rentre dans la catégorie, sauf la surprise.

Ce mélange des genres signe une autre frange, de mixages, d'interdisciplinaire, de frottements artistiques, la machine à coudre sur la tête, bref si le programme est souple c'est que la souplesse est au programme. Résumons : un lieu enfoui dans le labyrinthe des cours et plutôt qu'y transitent des wagonnets depuis la Vilaine, ce sont des images, des films courts ou plus longs en train de se faire, des acteurs qui se rôdent. Pour ce faire, sur les anciens rails sont dressés des tringles à cintre et des porte-projets.

Artistes au chapeau

Continuons le résumé : le coopté vient manger sa soupe, rencontre les artistes, vibre avant, pendant et après le spectacle. L'enclave est dans la ville, a des horaires d'ouverture larges. ESS oblige, les offres culturelles n'appartiennent pas au secteur marchand, les artistes sont au chapeau ou la recette leur est reversée intégralement. Pas non plus pour ces derniers de dossier en six exemplaires, pas de surcharge inutile ni de graisse à discours, ni de traçage ni d'évaluation des projets, puisque la rencontre prévaut, l'impro est possible et le lendemain presque aussi surprenant que la veille. Antoine parle donc de « lieu ressource pour que s'y ressource des artistes solos et que s'y ressource des publics, les amis des amis, convivialement. « Le collectif, dit Antoine Tracou, compte plus que le lieu », voilà pourquoi nous ne le domicilierons pas plus.

Et les voisins ? Car dans une ville et en sa trame, le voisinage est là, l'urbain quoi ! Certains sont descendus voir. Ils ont vu et vécu des moments, partagé des soupes. Notons qu'il y a un voisin grincheux, la ville est ainsi qui fournit son spectre allant jusqu'au grincheux. Le secret du lieu discret, vous l'aurez saisi, c'est que la démocratie directe comprend la responsabilité. L'autolimitation des invitations, la programmation de spectacles seulement acoustiques, des visionnages privés. Si on traîne dans la rue plus tard que tard, on est invité à y aller mollo, les adhérents se connaissent puisqu'ils adhèrent aussi à un projet. Politique, sociétal, convivial, créatif, artistique, social et solidaire. ■

THÉÂTRE DE LA PAILLETTE

La médiation, un accompagnement essentiel à la création artistique

RÉSUMÉ > *Pas facile d'aider un artiste émergent à affirmer sa singularité, à prendre confiance et affronter le public. C'est la mission que réalise avec délicatesse et rigueur Isabelle Renaud, en charge de l'accompagnement des artistes à la MJC La Paillette, à Rennes. Parmi eux, l'auteure et comédienne Sandrine Roche, qui apprécie ce précieux compagnonnage lui permettant de « pouvoir prendre des risques ». Rencontres avec deux femmes complémentaires.*



REPORTAGE > CHRISTINE BARBEDET

Un regard bleu incisif, une parole libre qui ose bousculer les idées reçues avec humour... Isabelle Renaud conjugue, en coulisses, son engagement aux côtés des artistes de théâtre émergents avec habileté, ténacité et pugnacité. Porter sous les feux de la rampe le fruit de questionnements artistiques en voie de maturation, gorgés de promesses, est un savoir-être autant qu'un savoir-faire, modelé par une pratique de terrain au long cours. « L'émergence n'est pas forcément liée à l'âge de l'artiste, mais à la période des premiers spectacles. Il faut du temps pour affirmer une singularité artistique », précise Isabelle.

Offrir des espaces d'expérimentation

Offrir à l'artiste des espaces d'expérimentation, de lisibilité et de visibilité, est un pari sur l'avenir qu'il faut tenir, parfois à bout de bras, dans un contexte économique peu propice. Cet engagement prospectif qui demande une compréhension fine des forces en présence dans le domaine des arts vivants, par essence

éphémères et fulgurants, ne peut s'inscrire que dans la durée et la tempérance afin de tisser un maillage solide avec des partenaires fiables. « Cet accompagnement de l'émergence s'inscrit pour moi dans un cadre plus ou moins institutionnel selon le lieu où j'interviens, mais le travail en réseau avec des partenaires est un moteur essentiel », constate Isabelle. C'est un tuilage fait de la multiplication des apports logistiques et financiers, doublés d'un accueil bienveillant, qui garantira à l'artiste de pouvoir travailler sans filet. Créer ce même climat de confiance avec les partenaires qui prendront le relais est histoire de temps et d'expérience. Un rapide coup d'œil dans le rétro d'Isabelle Renaud s'impose pour saisir l'esprit de ce cheminement qui prend corps en Bretagne, au début des années 90.

Une histoire d'expérience

Une première étape de sept ans la conduit au service du développement des politiques publiques en matière de projets artistiques et culturels dans les Côtes d'Armor, pour le compte de l'Office Départemental du Développement Culturel. Elle y découvre les réalités des communes, des institutions, des associations et celles des artistes. À la fin des années 90, elle rejoint Digor Dor, troupe dirigée par Jean Beaucé et François Le Gallou. « Je suis devenue administratrice de cette compagnie associée à L'Aire Libre, à Saint-Jacques-de-la-Lande, au plus près de la création et de l'artistique ». Les protagonistes de la compagnie se séparent, elle poursuit l'aventure avec d'autres artistes rennais, puis rencontre Le Vent des Forges, une potière et une metteuse en scène désireuses de mettre en forme un projet scénique novateur d'argile manipulée : « Je les ai accompagnées dans la structuration de la compagnie et le lancement



CHRISTINE BARBEDET est journaliste et plasticienne. Elle est membre du comité de rédaction de *Place Publique* Rennes.



RICHARD VOLANTE

Isabelle Renaud accompagne les artistes en résidence à la MJC La Paillette.

du premier spectacle. Une forte rencontre humaine autant qu'artistique ». En 2005, avec René Lafite, directeur de Théâtre's en Bretagne à la retraite, elle crée A Production à Rennes : « Le cœur de notre métier était d'accompagner des artistes, avec une mission de conseil et d'étude auprès des communes sur la place de l'artiste dans la cité ». Isabelle peut désormais mettre à profit un autre atout, une formation de somatothérapeute entreprise au début des années 2000.

Identifier les besoins de l'artiste

« C'est une écoute et une présence à l'autre que je mets en œuvre auprès de l'artiste afin de l'aider à avancer dans la verbalisation et la clarification de son projet, à savoir de quel ordre sont ses besoins artistiques, structurels, de visibilité... Si chaque chemin d'artiste est singulier, néanmoins certains rendez-vous sont incontournables, à des moments parfois différents pour chacun. » Créer une compagnie et devenir chef d'entreprise, rechercher des financements, monter un spectacle... « Il

faut savoir identifier le moment et l'endroit où notre accompagnement sera le plus pertinent ». En 2008, Bernard Querau, directeur de La Paillette, fait appel à ses compétences et lui propose de rejoindre son équipe : « Il me demandait d'accompagner les artistes dans la voie de leur professionnalisation, dans le cadre de la programmation et de la coordination de l'activité du théâtre ». Dans cette structure, elle poursuit l'accompagnement des artistes émergents, aux côtés de la directrice nommée en 2014, Christelle Mazel. Pour la saison en cours, une proposition : *Trois jours avec Sandrine Roche*. Une déclinaison de quatre temps artistiques avec cette auteure, comédienne et metteuse en scène polymorphe que l'équipe de La Paillette accompagne depuis 2013.

Saisir un potentiel artistique

Pour Isabelle Renaud, un compagnonnage est l'histoire d'une rencontre, artistique et humaine. À l'occasion d'une présentation de la performance solo *Neuf petites filles*, Isabelle découvre « une comédienne et une langue ».





Janvier 2014 : *Des Cow-boys*, une étape de travail présentée en plateau, à La Paillette, à Rennes. Suivra en mai, la dernière étape au Théâtre Ouvert, à Paris. Une trace : la publication du texte aux éditions Théâtrales.

En scène, un monologue à deux tons s'éprouve : « Il dit alors comment ça se passe ? T'es un marrant toi. La ligne de son cou. Je ne vois pas. La ligne de son cou. Il dit t'as pas de nom ? Tu viens de nulle part ? Ben on va

te trouver une race et un nom si t'en as pas. On va choisir pour toi. Fais voir ta gueule. Ça se fond. Avec le torse. La tête. À quoi tu ressembles ? T'es un marrant toi, tu ressembles à rien. Il dit Marrant, c'est bien. On enlève le T et on prononce le N. Ça fait exotique. T'es exotique, Maran. Ça te plaît Maran ? Ça te va bien. Il n'a pas de lignes. Tout est large. En bloc. Sans lignes. Avec un nom, c'est mieux. Il dit avec un nom, tu t'en sors. Alors tu es content ? Moi, je suis content (...) ».

Une langue miroir du vivre ensemble

Sandrine Roche écrit entre les lignes et dans la marge une langue plastique et visuelle : de virelangues en prosodies de gestes, de phrasés en refrains, de ponctuations suspendues en ruptures grammaticales... à la recherche des faux amis, les mots qu'elle rassemble ou sépare au gré de riffs à corde ou à vent qui les rythment, dressent une fresque

Les deux femmes apprennent à se connaître et s'appriivoient. Sandrine Roche souhaite poursuivre l'exploration de *Came*, un duo performatif contemporain, « une partition pour voix, cordes et samples », joué en 2012 au Théâtre du Cercle après une résidence de création sonore et lumière. Un parti pris artistique auquel Isabelle n'adhère pas totalement en termes de sensibilité, mais qui l'interpelle par la puissance de l'écriture et de la présence scénique. Et c'est bien là, l'intelligence d'un accompagnement bien compris : savoir se mettre en distance pour saisir le potentiel d'un artiste, au-delà du simple « j'aime, j'aime pas ». Avec l'écoute des programmeurs de la région et le soutien actif du TNB et des décideurs, l'équipe de La Paillette lui offre une fenêtre de visibilité à l'occasion du festival Mettre en scène 2013, avec deux semaines de résidence de reprise et création de la deuxième partie du texte.

Créer les conditions de la production de l'œuvre

Dans le même temps, Sandrine Roche nourrit un projet d'écriture nommé *Des cow-boys*, désireuse de croquer une palette de tempéraments dans le rapport à l'autre et notre société contemporaine, à travers les codes du western. Une étape de recherche d'écriture s'inscrit à la Paillette, en atelier avec des élèves de 3e du collège Rosa Parks, dans le quartier de Villejean. En janvier 2016, une résidence de quinze jours à La Paillette permet à Sandrine Roche de présenter un nouvel état de son projet. Seule la multiplication des temps d'accueil permet de bâtir une production que le public découvrira dans les salles, en diffusion. C'est un long processus de maturation qui peut s'échelonner sur deux, voire trois ans. Dans une période où les décisions budgétaires

performative de l'intime et un paysage collaboratif des tics et tocs de nos sociétés. « L'envie de travailler sur *Des cow-boys* est née de la série de règlements de compte marseillais dont j'ai été le témoin médiatique en 2012... » Un western s'est rapidement imposé : « Un espace où le plus fort fait la loi ; où la loi dépend de l'argent : où l'argent crée le monde... J'ai ensuite voyagé sur le territoire français, dans les campagnes et dans les villes, puis plus loin. J'ai observé les corps, les attitudes, les regards ; j'ai étudié avec soin le vocabulaire en fonction des espaces, des âges, des contextes... Je me suis intéressée de très près à ce que représentait l'inconnu, l'autre, l'ailleurs, l'étranger. À ce que représentait notre vivre ensemble ».

Une création artistique polymorphe

Sandrine Roche est auteure et comédienne et plutôt que metteuse en scène, elle se définit comme « porteuse d'un projet

artistique en plateau, en collaboration collective ». Elle ajoute : « On me dit souvent que trois casquettes pour la même femme, c'est trop, mais c'est de cette façon que j'aborde la création artistique ». Si l'auteure a la liberté de ton, sur le plateau les contraintes sont celles du théâtre. « C'est pour moi un processus que j'aborde comme l'écriture, que je confronte à un public pour le faire évoluer ». Et d'ajouter : « Même si j'ai le dernier mot, je suis dans la discussion avec une équipe, des personnes que j'ai choisies parce que cela a du sens pour moi et que j'aime retrouver à chaque création. Je leur fais digérer mes contraintes pour qu'ils me fassent comprendre ma langue. C'est comme si c'était mes invités. Ils sont chez moi et pas chez eux, ce sont des amis et le plat qu'ils m'apportent n'est pas n'importe lequel. » Il s'ensuit une mise en bouche et en sons, en corps et en gestes, en lumière et en espace, avec des comédiens, des danseurs, des musiciens, des

créateurs lumière, des scénographes et des plasticiens, qui questionnent les convenances théâtrales, les déroutent et les détournent.

Sandrine Roche salue l'engagement de celles et ceux qui la soutiennent sans détour depuis le début. Et de citer par exemple à Rennes, le Théâtre du Cercle et La Paillette : « Isabelle Renaud a la même personnalité que Sylvie Gerbault qui m'a aussi beaucoup aidée ». Cette dernière dirige le 3 Bis F à Aix-en-Provence qui accueille des artistes en résidence de création dans les murs de l'hôpital psychiatrique Montperrin. « Il y a avec elles deux le même rapport humain. Si elles n'adhèrent pas à tout, elles montrent un intérêt pour ma façon de travailler et me permettent d'aller au bout de mon cheminement. Il y a de la critique, des brèches où on s'explique, mais où je peux me faire entendre. Il y a surtout de la confiance et de la bienveillance ! ».

www.associationperspectivenevski.fr

municipales restreignent ces possibilités d'accueil et de fabrique du spectacle vivant, au profit d'un simple achat de spectacle, quel avenir pour ces nécessaires espaces de frottement et de prise de risque ?

Donner sens à la rencontre avec le public

« Il y a le temps de travail nécessaire entre les artistes que nous devons accompagner et soutenir, mais aussi la rencontre avec le public, une étape nécessaire pour poursuivre un travail. Et encore une fois, nous avons un rôle de médiateur », souligne Isabelle Renaud. « Par exemple, pour l'organisation de temps de répétition ouverts au public, il faut sentir à quel moment cela a du sens pour nourrir le projet de l'artiste et l'enrichir, tout en donnant au public l'opportunité de rencontrer le processus artistique en action, en devenant partenaire

de ce qui se joue. Les artistes sont là pour nous accompagner à faire un pas de côté, recevoir notre humanité... », poursuit-elle. La complexité est bien de créer cette visibilité avec un artiste peu connu, aux propositions parfois déroutantes. « Il est important de créer un lien de confiance avec le public et lui transmettre l'envie d'être curieux. La réussite pour nous se situe dans le potentiel artistique pressenti dès la première représentation. Et c'est là que nous devons établir avec l'artiste et l'équipe une véritable confiance pour pouvoir mettre à plat, toujours avec bienveillance, les enjeux de la proposition artistique, étape par étape. » Isabelle Renaud se réjouit d'avoir ainsi contribué à la découverte de Guillaume Doucet, Léonor Canales, Frédérique Mingant, Antonin Lebrun, Marine Bachelot et bien d'autres... Une fidélité qui s'installe au fil des années. ■



RICHARD VOLANTE

Hyalin, de Tomoko Sauvage (JP/FR). Hyalin signifie « qui a la transparence du verre ». L'eau, la glace et la porcelaine sont les trois principaux éléments qu'utilise l'artiste pour créer des atmosphères sonores hivernales et sereines où la transparence de l'eau, l'aspect diaphane de la porcelaine viennent donner forme à des sonorités cristallines. L'artiste propose au visiteur de prendre le temps d'être à l'écoute de chaque goutte d'eau irrésistiblement attirée par l'attraction terrestre, de guetter sa chute jusqu'à sa rencontre sonore avec la surface de l'eau.

LE BON ACCUEIL

À la découverte des paysagistes du son

Des blocs de glace transparents, suspendus par du sisal... un goutte-à-goutte dans des bols de porcelaine... des micros immergés captent les sons qui vibrent comme de lointaines cloches tibétaines. En écho, dans la salle voisine, des fragments de porcelaine suspendus au souffle cristallin d'une danse, s'entrechoquent. L'installation de Tomoko Sauvage baigne le spectateur-auditeur dans une nappe méditative. Que ce soit au Bon Accueil, l'ancien café situé des prairies Saint-Martin devenu lieu d'art sonore, ou en concert à La Criée, pendant le festival de musique contemporaine Autres mesures, le temps a suspendu son écoute à l'oreille de l'artiste d'origine japonaise. « En 2009, dans le cadre du festival Elektroni[k], j'avais proposé à Tomoko une improvisation avec l'artiste portugais André Gonçalves que nous recevions », commente Damien Simon, directeur artistique du Bon Accueil. Dans les salons de l'Hôtel de Ville de Rennes, la rencontre opère et le duo poursuivra son aventure au Portugal.

Projet européen

« Depuis 2008, Le Bon Accueil est dédié à la découverte et à la production d'expositions d'art sonore, le son étant considéré comme la quatrième dimension de la sculpture contemporaine », commente le directeur. « En 2008, cet art était méconnu. On disait Sound Art, une expression venue d'Allemagne et des États-Unis ». Découvreur sans frontière, Le Bon Accueil produit des artistes peu visibles en France, au travail exigeant tourné vers un large public et des collaborations menées à l'international. « Nous avons par exemple développé un projet européen, en 2012-2014, associé à un réseau de sept producteurs, Resonance : A European Sound Art Network. »

La règle est la même pour chacun des cinq artistes reçus chaque année : « En arts plastiques, il semble normal de demander le maximum aux artistes avec un minimum de moyens. Nous le refusons. Nous défrayons et rémunérons nos artistes pour exposer une œuvre et en créer une

nouvelle en résonance, qui puisse tourner facilement ensuite », explique Damien Simon. Le label Bon Accueil sera ainsi attaché à la nouvelle création. « Avec la volonté de travailler un point d'accroche sur Rennes, nous valorisons une collection d'objets de physique du 19^e siècle qui permet d'explorer les arts sonores à partir de l'histoire de l'acoustique moderne, physique et physiologique ». En 2011, Pierre-Laurent Cassière et le duo canadien Artificiel ont été invités, en résidence, à les explorer.

De multiples partenariats

Les expositions bénéficient de l'accompagnement d'une médiatrice culturelle qui intervient en particulier auprès de l'Éducation nationale. Les partenariats mis en œuvre par la structure sont liés aux projets. Citons La Criée et l'Antipode à Rennes, le Musée d'art et d'histoire de Saint-Brieuc, La communauté de communes Baie du Mont-Saint-Michel, L'Aperté de Pays de Montfort, le CCSTI de Poitiers, le Festival Interstices à Caen, le festival de Flandres en Belgique... Le Bon Accueil dispose d'un budget annuel inférieur à 60 000 euros, financé par la Ville de Rennes, la Région, la Direction générale des Affaires Culturelles, le Conseil départemental... Damien Simon l'affirme sans détour : « Nous bénéficions d'une vraie reconnaissance du public, à l'international, et des artistes que nous accompagnons, mais nous souffrons d'un déficit de reconnaissance institutionnelle par méconnaissance de notre travail ». Le devenir de la structure en 2017 reste entier : avec le projet d'aménagement du quartier, la question d'un engagement plus fort en direction des habitants est posée par les élus municipaux. À son tour, le débat fera peut-être du bruit Canal Saint-Martin. ■

CHRISTINE BARBEDET

www.bon-accueil.org - Le Bon Accueil, 74 Canal Saint-Martin.
Expositions du jeudi au samedi de 14 h à 18 h,
et le dimanche de 15 h à 18 h. Tél : 09 53 84 45 42.